

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

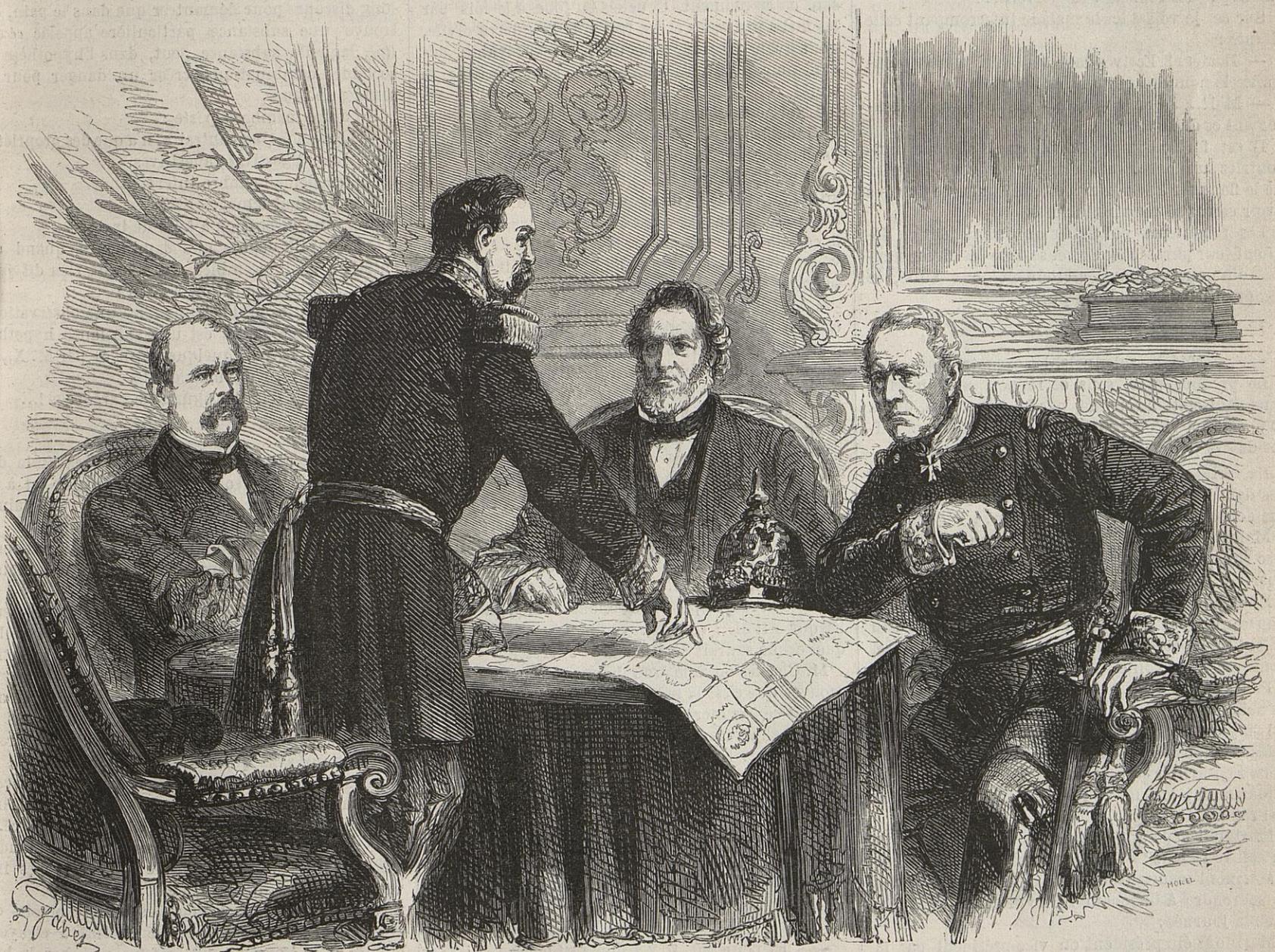
45^e Année. N° 722. — 11 Février 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.



Le comte de Bismark.

Le général de Valdan.

M. Jules Favre.

Le général de Moltke.

L'ARMISTICE. — Discussion des articles de la convention d'armistice signée le 28 janvier à Versailles.

COURRIER DE PARIS

Les événements se succèdent, les catastrophes s'accumulent, les années s'ajoutent aux années.

Seuls, les ridicules restent immuables.

Dans la crise électorale que nous venons de traverser, nous avons retrouvé, en effet, toutes les inepties, toutes les fantaisies, tous les débordements dont les annales de 1848 avaient gardé le souvenir.

Nous avons vu sur les murailles s'épanouir le lieu commun et la La Palissade, nous avons entendu dans les réunions tous les monomanes de la capitale exécuter des variations paganiniennes sur le *carnaval de la candidature*.

— Ce qu'il faut à la France, ce sont des hommes intelligents, dévoués, convaincus.

Eh! nous le savons bien!

Tirez-nous d'abord du danger,
Vous ferez après vos harangues!

Ces entasseurs de banalités nous font toujours l'effet d'un médecin qui, appelé au chevet du malade, lui tiendrait à peu près ce discours :

— Monsieur,

Votre cas est grave, le pouls est capricant, la langue est saburrale.

Pour vous tirer de là, il est indispensable de vous donner des remèdes efficaces. Il faut savoir les choisir, car autrement ils n'agiraient pas. Ces remèdes doivent être combinés de façon à vous rendre la santé, car s'ils ne vous la rendaient pas, ce ne seraient pas des remèdes. Ils doivent...

Sur ce, je vois d'ici le malade interrompant cette litanie :

— Docteur! Écrivez-moi vite sur votre ordonnance le nom de ces remèdes bénis.

— Moi!... Je ne les connais pas! Je vous dis seulement ce qu'il vous faudrait.

Il est fortement probable que, si vous rencontriez un pareil médecin, vous vous hâteriez de le flanquer à la porte, comme coupable de vous avoir escroqué vos vingt francs.

Les rebouteurs politiques qui impriment ou débitent leur phraséologie oiseuse dans les circonstances où nous sommes, escroquent, eux aussi, le temps et la conscience du public.

~ A côté des solennels, les excentriques.

Le premier prix, sous ce rapport, a été mérité, sans contestation aucune, par M. Marinoni, qui a jugé à propos d'offrir à Paris cent mille exemplaires de son portrait, accolés à sa profession de foi.

La vérité me force à déclarer que les réflexions des dames qui contemplaient son image, n'étaient pas de nature à satisfaire beaucoup sa coquetterie.

Mais évidemment, les femmes n'étant pas encore électriques, c'est le sexe fort que M. Marinoni devait viser.

Probablement il comptait sur son air noble, digne, imposant, pour fasciner les suffrages. Le scrutin hélas! lui a prouvé qu'il s'était trompé. Mais aussi pourquoi s'être contenté d'un portrait au repos?

Pourquoi ne pas nous avoir donné un Marinoni en action.

Il n'y avait que l'embarras du choix. L'en-tête des proclamations de l'ingénieur mécanicien, aurait pu nous représenter *ad libitum* :

Marinoni à la tribune foudroyant les ennemis de la France.

Marinoni déposant dans une urne son vote pour ou contre la paix;

Marinoni méditant le matin dans son lit, avant de se rendre à la chambre, le discours qu'il fera dans la journée;

Marinoni élu président ou vice-président par la confiance de ses collègues, et agitant la fameuse sonnette d'une main olympienne.

Je passe dix sujets de lithographies, et des meil-

leurs. Peut-être même, pour ne laisser perdre aucun de ces motifs intéressants aurait-on pu composer l'album-Marinoni.

Quoiqu'il en soit et quoiqu'il m'en coûte, je suis forcé de déchirer le cœur de ce candidat malheureux, en lui apprenant qu'il n'est pas l'inventeur du système par lui pastiché cette semaine.

Du temps du second empire, en effet, un précurseur avait devancé le système de la candidature illustrée.

Notez que nous n'inventons rien. Nous avons les noms et les preuves à l'appui.

Dans un de nos départements du Centre, un candidat officiel fit fabriquer et distribuer un dessin où il était représenté assis devant son bureau et décachant un pli.

Au-dessous cette légende :

« M. X. recevant la lettre par laquelle Sa Majesté l'empereur digne lui déclarer qu'il patronnera sa candidature. »

Rien de nouveau sous le soleil.

~ Tout cela pourrait être fort gai si la France n'était pas aussi triste.

Avez-vous vu parfois, en passant sur la lisière d'un champ, tourbillonner un noir essaim?

La bande est si compacte qu'elle en obscurcit presque le ciel. Et ce sont des ébattements interminables; et ce sont des croassements assourdissants.

Hardiment, à l'aspect de ces corbeaux qui se démentent, vous pouvez dire ?

— Il y a un cadavre là.

Est-ce à dire qu'ils regardent notre malheureux pays comme mort, les ambitieux de tous les partis qui croassent, eux aussi, s'appêtant à tirailler en tous sens les lambeaux de la nation.

Jamais, croyons-nous, aucun peuple ne traversa des épreuves semblables à celles par où nous passons en ce moment. Couchés en joue à la fois par les fusils prussiens et les fusils de la guerre civile, nous avons derrière nous un passé effroyable, devant nous un avenir dont nul ne peut pénétrer le secret.

L'abîme du déficit a été creusé à des profondeurs insondables par les folies d'hier. Les contributions de demain ne feront qu'agrandir le gouffre.

Or ça, tandis que tous nos intérêts sont remis en question, tandis qu'aucune existence n'est sûre d'elle-même, tandis que c'est le désastre, le chaos, le cataclysme, vous ouvrez le *Journal Officiel*, et vous y trouvez au compte rendu de l'Académie des sciences, des racontars de ce genre :

« M. Chasles revient de nouveau sur la question Cassini-Perrault. Est-ce Cassini qui doit être responsable de la mauvaise organisation de l'Observatoire de Paris, est-ce au contraire Perrault qui, dans son orgueil d'architecte, n'aurait voulu faire aucune concession au premier directeur de l'Observatoire? M. Chasles plaide énergiquement la cause de Charles Perrault.

« On se rappelle que M. Delaunay a communiqué une lettre de Cassini IV, lettre curieuse à tous égards trouvée dans les archives de l'Observatoire, de laquelle il résulte que malgré les représentations de Cassini I^{er}, Perrault a tenu à faire son monument tel quel. Devant le roi et devant Colbert, l'architecte aurait appelé l'astronome fraîchement débarqué d'Italie : « un baragouineur » aux idées duquel on ne saurait sérieusement s'arrêter. »

M. Chasles entame une longue discussion pour prouver que c'est la faute de Cassini.

N'est-ce pas incroyable, pyramidal, monumental, ce flegme que rien n'émeut? Quand plus tard l'histoire écrira : En 1871, sous les bombes de l'ennemi, devant la France ruinée, des hommes graves se réunissaient toutes les semaines dans une salle pour savoir si feu Cassini fut oui ou non cause que l'escalier de l'Observatoire eut soixante-deux marches au lieu de n'en avoir que cinquante-neuf; quand l'histoire écrira cela, personne ne voudra le croire.

~ Et pourtant, il y a plus fort encore.

Dans le dernier compte rendu de l'Académie des sciences, Cassini enterré (requiescat in pace), le vénérable M. Chevreul a pris la parole pour annon-

cer qu'il vient de publier une brochure intitulée : *Distractions d'un membre de l'Académie des sciences pendant le siège de Paris*.

Ils étaient heureux de se distraire, ces bons savants!

Or, savez-vous quels ont été les fruits de ces distractions?

Primo, une note toujours rédigée pendant le siège, dans laquelle M. Chevreul donne des détails palpitants sur un acide nouveau qu'il prétend avoir trouvé dans les plumes d'oiseau et qu'il intitule : *acide avique*.

Cet acide, d'après lui, a une odeur *sui generis*. Il suffit pour se le procurer, de placer dans une éprouvette renfermant de l'eau de baryte, des plumes. Au bout de quelque temps, les plumes auront perdu toute trace d'odeur, et l'acide aura passé dans la baryte et aura formé un aviate de baryte.

A quoi M. Chevreul d'ajouter :

— Le parfum est si caractéristique, que, dernièrement, obligé par le bombardement de quitter ma chambre, je m'étais réfugié dans une pièce de l'administration du Muséum. Au bout de quelques minutes, je restai convaincu qu'un oiseau devait être quelque part dans l'appartement. Et en effet, il se trouvait dans un coin un goëland oublié qui avait été déposé là depuis environ six ans.

Ce petit speech distrayant terminé, il paraît qu'on a apporté sur le bureau de l'Académie un oiseau empaillé, sur lequel chacun a été invité à venir passer la main pour sentir l'*acide avique*.

O! les hommes graves!

Cela me rappelle une anecdote dont je puis garantir l'authenticité, en ayant été le témoin oculaire et auriculaire.

C'était à une séance d'une des commissions les plus sérieuses instituées pendant le siège pour étudier les problèmes si importants de l'alimentation.

Un membre demande la parole et prononce un long discours pour démontrer que dans le pain, on trouve une substance particulière appelée *céréaline*, laquelle substance peut, dans l'hypothèse de certaines combinaisons, créer un danger pour la santé publique.

Un autre membre riposte :

— La *céréaline*, au contraire, n'a que des propriétés nutritives, digestives, apéritives.

Un troisième membre intervient.

Puis un quatrième...

Bref, une discussion à fond de train.

Cela durait depuis une demi-heure, quand un chimiste de l'Assemblée, qui n'avait rien dit jusqu'alors, intervenant tout à coup :

— Messieurs, je dois vous faire une observation, c'est que la *céréaline* est une substance hypothétique rêvée il y a quelques années par M. X., et qui, en réalité, n'a jamais existé.

Voyez-vous d'ici les figures de l'aréopage!...

~ Cette mémorable séance de l'académie des sciences délibérant sous le canon prussien, et à la veille d'un scrutin mémorable, devait se terminer par une communication encore plus immense.

Le même M. Chevreul (quelle actualité), est venu déclarer qu'il avait trouvé le secret des tables tournantes!!!

En attendant qu'il explique tout au long ces jeux des muscles et de la pensée, il a invité ses collègues, en rentrant chez eux, à se livrer à la petite expérience récréative que voici :

« Prenez un pendule, suivez-le des yeux en attendant qu'il se mette à osciller, comme vous le présumez en pensée. Le système musculaire entrera en fonctions sans que vous en ayez conscience, et le pendule oscillera. Bandez-vous les yeux de façon que toute excitation extérieure n'éveille plus l'influence musculaire et le pendule restera en place. »

Le pendule qui marche tout seul au commandement du regard, restera comme une des jolies inventions de la drôlerie moderne.

Nous invitons nos lecteurs, s'ils ont besoin de distractions, comme nos académiciens, à essayer, le jour où il s'arrêtera, de refaire marcher le balancier de leur horloge, en le regardant.

C'est un passe-temps innocent, qui ne coûte pas cher et qui peut durer assez longtemps pour leur

faire oublier les révolutions qui nous agitent, et pour laisser aux Prussiens le loisir d'évacuer la France, avant que le balancier se soit remis en marche.

— Tandis qu'à l'Institut on fait du temps un si intéressant usage, la curiosité parisienne ne se rassasie pas de la contemplation des uniformes prussiens. Triste curiosité!

Il faut avoir vu l'inqualifiable spectacle que présentent nos frontières nouvelles pour comprendre jusqu'où peut aller la badauderie effrénée dans ces manifestations pitoyables.

Au pont de Neuilly, comme à Saint-Denis, comme au pont de Saint-Cloud, des hommes, des femmes, des enfants viennent se faire bousculer par les rebuffades des soldats ennemis. Il y a là comme une fraternisation odieuse que rien ne saurait justifier.

Du côté d'Issy, les choses se passent avec plus de calme. Les Prussiens sont au bout de la Grand'rue, en avant d'une sorte de barricade. Les Parisiens, en assez petit nombre, les regardent sans leur parler. Cela rappelle assez bien l'attitude célèbre des chiens de faïence.

Hélas! une fois ces lignes franchies, commence une odyssée lugubre, d'où l'on revient le cœur navré et humilié tout à la fois.

A deux reprises, nous avons dû faire le voyage de Paris à Versailles par la route. Sombre voyage, en vérité. Tout le long du chemin, jusqu'à Sèvres, des cadavres d'arbres gigantesques jonchent le sol. On les a coupés, puis abandonnés là, je ne sais pourquoi. L'île Séguin est rasée comme si une trombe avait passé par là. Le parc d'Issy n'a plus que quelques bouquets de végétation.

En revanche, les maisons situées sur le versant du coteau qui descend de Bellevue au Bas-Meudon, paraissent avoir été épargnées.

Sur la berge, au contraire, quel sens dessus dessous! Les vitriers auront de la besogne cette année. Sans exagération, en effet, il y a bien de Paris à Versailles cinquante mille carreaux cassés.

Il y a du reste des anomalies incompréhensibles dans la façon de procéder des Prussiens.

Tandis qu'à droite et à gauche ils ont plus ou moins dégradé ou détruit, j'ai vu, à Chaville, une magnifique propriété qu'ils entretiennent eux-mêmes. Comme je passais, des soldats en uniforme taillaient les tilleuls, d'autres y bêchaient les terres.

Arnal, dans *Riche d'amour*, disait :

— Si, par hasard, des filous s'étaient introduits chez moi, et que l'un d'eux eût, par extraordinaire, laissé un portefeuille plein d'or dans un de mes tiroirs! Ce n'est guère probable, mais pourtant....

J'imagine que le propriétaire de la maison de Chaville, sachant que l'étranger l'a envahie, est loin de supposer que c'est pour en améliorer les terres et y greffer des rosiers plus ou moins mousseux.

— Au Bas-Meudon, nous rencontrons des soldats prussiens faisant l'exercice.

Quand on a assisté à cette répétition, on comprend ce qu'a pu être la représentation du drame militaire qui vient de se jouer. C'est un immense mécanisme que cette armée. Elle n'est pas composée d'hommes, elle est composée d'engrenages.

A un signal, tous les pieds se lèvent, la jambe tendue comme par un ressort, j'allais dire comme ankylosée. Tous les talons retombent avec un fracas voulu. Pas une tête qui dévie; tous les nez sont dans le même axe; les regards eux-mêmes ne se détournent pas, quand bien même un obus tomberait à l'improviste. Ce sont des gestes anguleux et roides, mais aussi précis et mathématiques que ceux d'un automate.

L'officier commande avec volubilité et autorité. On sent une discipline de fer planer sur toutes ces obéissances passives qui ont abdiqué toute initiative individuelle pour devenir la pièce d'une machine gigantesque.

Autre détail qui a bien sa signification :

Dans ces deux voyages, aller et retour, nous

avons rencontré des milliers de Prussiens, et nous n'avons pas vu un homme ivre, pas un!

— A Viroflay, toutes les maisons occupées ont été respectées, toutes les maisons vides envahies. Le haras de M. Lupin loge de la cavalerie, hussards et cuirassiers. La villa de M. Cresson, le préfet de police, est garnie de cent cinquante fantassins.

Quant aux bois, si admirables de ce côté, ils sont heureusement restés debout.

En arrivant à Versailles, lundi, les abords avaient changé d'aspect. Au lieu du va-et-vient dont nous avons été témoin la semaine précédente, c'était un encombrement que de loin nous ne nous expliquions pas. En approchant, nous eûmes la clef du mystère.

Un officier, d'une politesse irréprochable, arrêta notre voiture :

— On ne passe pas!

— Pardon! avec un sauf-conduit.

— Même avec un sauf-conduit. Il y avait trop de monde, *notre Empereur ne veut pas!*

— Pourtant...

— Je regrette infiniment.

L'officier répéta cette formule à deux reprises, puis finit par nous adresser à un monsieur en paleto marron, qui était probablement un employé de la police prussienne. De tous les côtés cependant s'élevaient des réclamations de gens qui, venus à pied de Paris sans avoir été prévenus, protestaient contre la fatigue cruelle d'une course inutile.

Quand, à force de parlementer, nous fûmes parvenu à franchir la grille, nous apprîmes le véritable motif de l'interdiction.

Chaque jour, des excursionnistes s'abattant sur Versailles, il y avait été fait des rafles de comestibles telles, que le prix des denrées haussa presque de moitié. Les soldats et les officiers murmurèrent. D'où le *veto* impitoyable.

Les habitants de Versailles paraissent d'ailleurs ne pas tous regretter qu'on interdise leurs portes aux Parisiens.

Témoin ce mot d'une brave fruitière, d'un patriotisme limité, qui me disait l'autre jour à ce propos, en hochant la tête :

— C'est égal, notre bon temps est passé.

Le bon temps pour elle était celui où, avec accompagnement de Prussiens, on ne payait le beurre que trente sous la livre.

Hâtons-nous d'ajouter que ces sentiments sont loin d'être partagés par la majorité de la population versaillaise, qui est triste, vit à l'intérieur de ses maisons, et ne met le pied dehors que pour les nécessités strictes de la vie.

Ce qu'il faut voir, par exemple, si l'on veut avoir sous les yeux le spectacle d'agitation inouïe d'une dévorante activité, c'est l'hôtel des Réservoirs... *Quantum mutatus...* Ce rendez-vous ordinairement si paisible des Anglais en villégiature et des ladies rêveuses, ressemble à une fournaise.

A l'intérieur, cent cinquante officiers de tous grades et de tous uniformes, déjeûnent, causent, boivent, fument. La grande salle est noyée dans un nuage de tabac, à travers lequel se meut un peuple de garçons affairés.

Dans la cour, c'est une agglomération invraisemblable de calèches, de tilburys, de chevaux, de pataches, de berlins crottées jusque par-dessus le faite. Tout cela amène ou emmène des touristes militaires, des estafettes en mission, des généraux arrivant d'Allemagne ou repartant.

Nulle trace, d'ailleurs, dans tout Versailles, de dégâts ou de violences. La garnison, qui doit avoir des instructions sévères dans ce sens, se fait aussi peu encombrante que possible.

A Porchefontaine, les tribunes sont restées intactes sur le champ de courses; il est loin le temps où elles pourraient recommencer à servir!

Les courses! cela ne vous produit-il pas l'effet de quelque chose d'antédiluvien. Songer qu'il y eut une époque (c'est hier cependant), où Paris entier, pour ne pas dire la plupart des grandes villes, étaient suspendues aux sabots de *Sornette!* Elle rapportait à son maître deux cent mille francs dans une journée. Elle vaudrait aujourd'hui trois francs le kilo dans la balance du boucher!

Au parc Louis quatorzien, tout est dans l'ordre habituel. On a fait comme d'ordinaire la toilette aux grands ifs qui n'ont pas perdu l'habitude de représenter des pains de sucre, mais absence complète et systématique de promeneurs. Les officiers prussiens seuls y circulent à cheval, galopant sur ce tapis vert que frôlaient en bruisant les robes à longue traîne de la cour du grand roi.

Ah! je vous répons qu'on fait de singulières réflexions sur le néant des choses humaines, en parcourant les allées désertes de ce morne jardin qui, après avoir été le rendez-vous de toutes nos joies, est devenu le quartier général de nos désastres.

— Si quelque chose, au milieu de ces désastres-là, peut être pour nous une consolation, c'est de voir que notre pauvre France, si meurtrie qu'elle soit, commande encore tout autour d'elle le respect et la sympathie.

Certes, les Anglais ne nous ont pas gâtés par leur tendresse, depuis six mois. Mais malgré eux, quand ils ont vu les courageux efforts que faisait notre pays pour soutenir la lutte dans laquelle il avait été engagé malgré lui, il y a eu à Londres un débordement de sentiments trop longtemps contenus.

Il y a plus qu'un ravitaillement matériel dans ces trains qui nous arrivent de la part des Anglais. Il y a un ravitaillement moral.

Je ne me fais aucune illusion sur les mérites et les vertus du dix-neuvième siècle. Il a assisté impassible à tant de crimes de lèse-humanité, il a laissé se consommer tant d'iniquités flagrantes, que je n'entends pas vous le donner pour meilleur qu'il n'est.

Pourtant, la civilisation trouve moyen de s'affirmer, au milieu de tous les abus de la force. Regardez en effet en arrière, interrogez l'histoire, vous y verrez toutes les protestations, tous les égards tous les présents aller au vainqueur.

Aujourd'hui, c'est au vaincu que l'Angleterre les envoie.

C'est que ce vaincu-là tient en main le drapeau de l'idée; c'est qu'on ne peut pas se soustraire à l'influence que bon gré mal gré Paris exerce sur le monde entier; c'est que l'Europe sent bien que ce cerveau-là ne peut pas cesser de penser, que ce cœur-là ne peut cesser de battre.

Allons! messieurs les Anglais, il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez un peu aimé.

— Et la mort s'en donne toujours à faux que veux-tu!

Je me rappelle, au moment du choléra, avoir vu à la porte d'une église, un prêtre venir précipitamment jeter un peu d'eau bénite collective sur une grande tapisserie pleine de cercueils.

Les journaux sont forcés de procéder à peu près ainsi à l'heure où nous vivons. Est-ce qu'on a le temps de fabriquer des nécrologies?

Deux lignes :

« Ponson du Terrail est mort. Il avait écrit trois cents volumes. »

Ou bien :

« Bancel vient de succomber. Il avait été représentant du peuple et député. »

Et la tapisserie de se remettre en marche.

Méry disait :

— Je m'arrangerai pour ne pas mourir au mois d'août. Les listes de distributions de prix y tiennent trop de place dans les journaux.

Bancel, s'il avait été frappé en 1869, au lendemain de sa réélection, aurait eu un *requiem* à grand orchestre.

Ce n'est point une raison pour que ceux qui ont connu et apprécié ne redisent pas bien haut que c'était un vaillant cœur et une belle intelligence.

Mais le triste temps que celui où l'on a tant de peine à vivre, et où l'on est si mal venu à mourir!

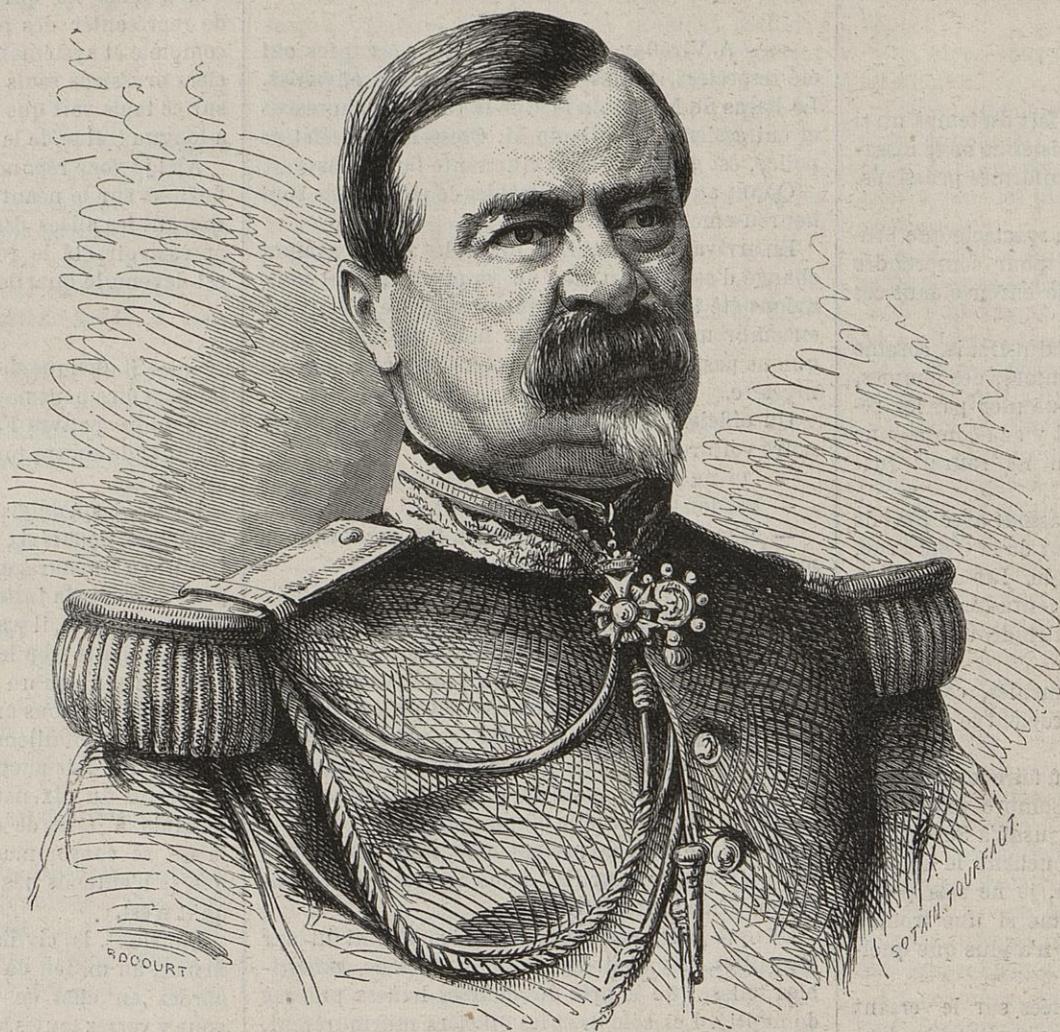
PIERRE VÉRON.

LE GÉNÉRAL
DE VALDAN

Le général Horix de Valdan, qui a eu la mission de traiter des stipulations au point de vue militaire avec M. de Bismark et le comte de Moltke, a fait une grande partie de sa carrière en Afrique. Il commandait la subdivision du Tarn au moment où il a été appelé à remplir les fonctions de chef d'état-major général du 13^e corps.

C'est un homme du monde plein de tact en même temps qu'un esprit très-libéral et très-ouvert à toute chose; il s'occupait de science avec distinction et a montré dans ces négociations difficiles et dans cette mission cruelle une grande dignité jointe à un véritable esprit des affaires.

Le général de Valdan appartient à une famille d'un patriotisme éprouvé; il est le fils du capitaine de Valdan qui, avec un faible détachement, couvrit la retraite de la petite divi-



LE GÉNÉRAL HORIX DE VALDAN

Chef d'état-major général de l'armée de Paris chargé des négociations militaires à Versailles.

sion des Ardennes au déblocus de Maubeuge, en décidant ses soldats, par son exemple énergique, à soutenir les efforts de l'ennemi. Blessé de deux coups de feu au bras lors de la conquête de la Hollande en l'an II, et de trois autres coups à la bataille de Sainte-Euphémie en Calabre, il eut la jambe amputée sur le champ de bataille même.

Les conditions qui nous sont faites sont cruelles; cependant c'est au général de Valdan qu'on doit la non-occupation du fort de Vincennes par l'ennemi.

L'ARMISTICE

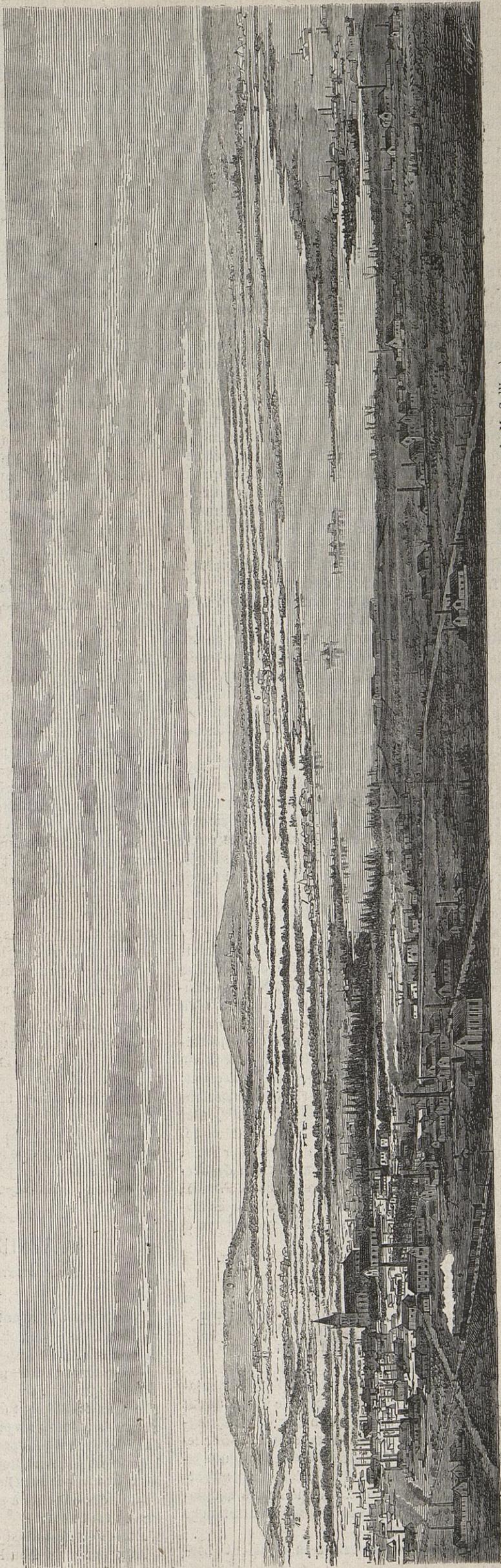
Nous ne saurions donner des détails précis sur les entrevues multiples qui ont amené la conclusion des négociations qu'on est convenu d'appeler *la convention de Paris*. Ce que nous savons c'est que chaque point de ce document a été rigoureusement discuté entre notre ministre des affaires étrangères, M. Jules Favre et M. de Bismarck, chancelier de la confédération du Nord



LE RAVITAILLEMENT. — Arrivée aux Halles centrales du premier convoi de marée.



Le petit commerce des avant-postes depuis l'armistice. — Les Bavaurois, route d'Orléans. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)



ENVIRONS DE PARIS. — Etat actuel de la plaine Saint-Denis, inondée pendant le siège. — (Dessin d'après nature de M. Sellier.)
 1. Saint-Denis, 2. Chemin de fer de Soissons, 3. Canal Saint-Denis, 4. Fort de l'Est, 5. Le Bourget, 6. Dugny, 7. Stains, 8. Gonesse, 9. Evry, 10. Pierrefite, 11. Montmagny-Grosley, 12. Denti.

d'une part, le général de Valdan et le général de Moltke, chefs d'état-major des armées belligérantes d'autre part; nous nous contentons donc de représenter l'une des séances sur laquelle nous croyons avoir des renseignements authentiques.

Quant aux appréciations politiques qui découlent d'un événement d'une importance si capitale, nous laissons la parole à notre cher directeur qui, de loin, est peut-être meilleur juge que nous ne pourrions l'être au milieu des passions que cette douloureuse nécessité a surexcitées.

Voici donc, l'article du *Moniteur universel*, publié à Bordeaux, où se trouve en ce moment M. Paul Dalloz.

PARIS

Paris, après cent quarante jours de siège, après vingt-deux jours de bombardement, après trois grandes sorties dont deux au moins comptent parmi les importantes opérations de cette guerre; Paris, après une défense qui, dans les conditions où elle s'est produite, n'a pas d'égale dans l'histoire, Paris n'était pas à bout de dévouement, mais les vivres, déjà rares, allaient lui manquer complètement.

Le Gouvernement n'a pas pensé que l'humanité lui permit d'attendre que les provisions fussent entièrement épuisées, et que Paris se trouvât réduit à cette extrémité où les hommes n'auraient eu qu'une alimentation misérablement insuffisante pour réparer leurs forces, et où des milliers de femmes et d'enfants, qui ne peuvent vivre de la rude nourriture du soldat, auraient journellement expiré de privation. Qui sait si la faim inexorable n'avait pas déjà frappé au seuil de bien des demeures?

Pour une ville de plus de deux millions d'habitants, la perspective était effroyable et certaine. Qui oserait blâmer le Gouvernement de n'avoir pas attendu qu'elle fût une réalité? Qui oserait prétendre que notre noble ville, plus chère que jamais à tous les Français, puisqu'elle est plus malheureuse, n'avait pas assez souffert; qu'elle devait souffrir encore jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un monceau de ruines et de cadavres?

Ce n'est pas nous qui nous arrogerions ce droit. Nous avons toujours dit qu'il appartenait au Gouvernement de décider quand la limite des sacrifices serait atteinte. Cette limite fatale s'est rencontrée après l'infructueuse sortie du 19 janvier. Le cercle de fer s'est trouvé infranchissable pour les assiégés, et les armées de la province étaient trop loin pour le briser.

Ce cercle, il a fallu s'adresser aux assiégeants pour qu'il s'entr'ouvrit.

Nous ignorons encore à quelles conditions a été obtenu l'armistice qui va permettre de ravitailler Paris et de convoquer une assemblée. Nous ne doutons pas que le Gouvernement de la défense n'ait fait tous ses efforts pour les obtenir aussi favorables que possible; mais, quand il n'aurait qu'imparfaitement réussi dans cette négociation, quand il aurait dû subir ce que la plus impérieuse nécessité pouvait seule l'obliger d'accepter, nous jugerions encore peu généreux et peu patriotique d'ajouter par nos reproches à sa profonde douleur et de retirer quelque chose de notre admiration pour Paris. Cette ville a bien mérité de la patrie; son dévouement a contribué à sauver l'honneur de la France; et sur cet honneur, plus que sur les ressources matérielles qui nous restent, se refera notre pays et s'élèvera notre avenir.

PAUL DALLOZ.

LE PREMIER CONVOI DE MARÉE

ARRIVANT AUX HALLES

Ah! il aurait été fort embarrassé l'expérimentateur qui, pendant nos cinq mois de siège, aurait été chargé de résoudre le problème depuis longtemps posé à la science gastronomique: savoir lequel doit l'emporter, du poisson de mer ou du poisson d'eau douce; estimer si un cabillaud, une sole ou un turbot valent mieux qu'une truite saumonée, un brochet de haut bord, ou même une tanche de six ou sept livres.

Les éléments de comparaison manquaient absolument.

En fait de poissons de rivière, nos riches gastronomes en étaient réduits à quelques maigres et microscopiques goujons qu'ils se disputaient à raison de 1 franc 50 centimes la douzaine. Dans les restaurants de *premier cartel*, on payait cette douzaine 3 francs, et encore cette douzaine était-elle réduite de deux.

Le poisson de mer était représenté par de rares échantillons de harengs fumés cotés à 2 francs pièce, et par des rations municipales d'une morue im-mangeable.

On racontait comme un miracle, et bien des gens n'y croyaient guère, qu'un certain jour, chez un certain Vatel, sur une certaine table privilégiée, il avait été servi une certaine douzaine d'huîtres dont chaque coquille avait été soldée au taux fabuleux de 1 franc.

Mais ce fait-là se rattacherait à la légende du siège de Paris.

N'insistons pas.

Placé entre un hareng-saur et une friture de goujons étiques, le baron Brisse lui-même aurait donné sa langue aux chiens avant de se prononcer sur la supériorité gastronomique du poisson de l'Océan ou sur celle du poisson de Seine.

Aujourd'hui, grâce à l'armistice, le procès peut être soumis à la dégustation des juges compétents.

Samedi dernier, 4 du mois, le premier convoi de marée est arrivé au pavillon des halles centrales affecté à la criée du poisson.

A la première nouvelle de la suspension des hostilités, et sur l'initiative des pourvoyeurs habituels de Paris, un service de poste, avec force relais, a été organisé entre Dieppe, la côte normande et la Capitale.

En moins de 24 heures, ce service apporte aux Halles la marée si attendue.

Dans le premier convoi, les poissons plats étaient en majorité; les turbots, les limandes, les soles, les raies surtout, se débattaient à pleines bourriches, les merlans ne venaient qu'en seconde ligne.

Malgré une abondance relative, il n'y en a pas eu pour les plus pressés. Les restaurateurs ont tout enlevé. Quelques marchands privilégiés ont pu cependant mettre à leur étalage de beaux poissons qui n'y restaient pas une heure.

Depuis si longtemps qu'on en était privé, on en avait perdu le goût et chacun voulait s'y remettre. A l'heure qu'il est tout le monde a pu en goûter un peu, mais l'empressement, l'acharnement du premier jour est toujours le même au pavillon des Halles, surtout depuis que M. de Bismark a arrêté un convoi de marée, le jour où il était si en colère contre la proclamation de Gambetta.

Le fait est que le grand chancelier prussien nous tient et nous tient bien, et que le jour où nous ne serons pas sages, il peut, s'il lui en prend la fantaisie, non-seulement suspendre nos arrivages de blé et de viande, mais encore ceux de poissons de mer.

Le ministre de l'empereur Guillaume n'est pas homme à se laisser toucher par les larmes de nos gastronomes qui auront bien de la peine à lui démontrer l'importance physiologique du problème qu'ils sont chargés de résoudre pour le bien de l'humanité: savoir si le poisson de mer est supérieur au poisson d'eau douce. M. V.

LA VENTE DES DENRÉES

AUX AVANT-POSTES PRUSSIENS

Aux nouveaux avant-postes prussiens se tiennent aujourd'hui de véritables foires tenues par les soldats de sa majesté impériale Guillaume I^{er}.

Ces allemands sont gens pratiques avant tout.

Ils se sont dit: du moment que l'armistice autorise le ravitaillement et permet de faire passer aux Parisiens affamés les provisions dont nos excursions dans les plus riches provinces de France nous ont largement pourvus, nous serions bien niais de laisser à d'autres le bénéfice que doit donner l'échange de denrées cueillies à si bon marché contre du bel argent tout neuf.

Et ils l'ont fait ainsi qu'ils se l'étaient dit.

Aux ponts de Neuilly et d'Asnières, comme à Vanves et à Montrouge, les guerriers de la victo-

rieuse Allemagne se sont, du jour au lendemain, transformés en boulangers, en bouchers, en marchands de pommes de terre.

Mais leur grand marché est surtout à Saint-Denis qu'ils ont bombardé sans pitié. A voir le va-et-vient de ces troqueurs de denrées et des ravitailleurs parisiens on se croirait revenu aux beaux jours de la *Foire du Landit* où au même endroit, vers le milieu de juin, et sous le règne de saint Louis, se rencontraient toutes les nations et où s'échangeaient les produits du monde entier.

Ces bons Prussiens tiennent du pain blanc, de la viande de bœuf et de porc, du beurre et du fromage, des pommes de terre et tous les légumes. Relativement, ils donnent leurs marchandises à des prix raisonnables. Pour ce que cela leur coûte!

Nos revendeurs se montrent plus Prussiens que ces Bavares à qui est dévolue l'exploitation de Saint-Denis. Ils font payer cher leur voyage de Paris aux avant-postes. Non-seulement ils doublent, mais ils sextuplent le prix d'achat et leur patriotisme ne s'effarouche nullement d'un gain si effronté.

Ce déplorable trafic va cesser, car chaque jour le ravitaillement de Paris se fait sur une grande échelle et travaille à nous débarrasser des revendeurs bavarois et de leurs amis nos ennemis les exploités parisiens.

Inondation de la plaine Saint-Denis

Depuis qu'il est à peu près donné à tout le monde de franchir sans danger les murailles qui nous enserrèrent depuis de longs mois, il se fait aux portes de Paris un va-et-vient extraordinaire. — Beaucoup de gens, hélas! sont intéressés à aller rechercher qui sa demeure, qui son usine, qui son champ... Cependant tous ne retrouveront pas leurs champs, au moins ne le reverront plus de si tôt: ce sont ceux qui ont leurs propriétés dans cette immense plaine de Saint-Denis que depuis les premiers jours de l'investissement nous avons inondée nous-mêmes comme moyen de défense.

On a laissé là un jardin, une vigne, un parc, des prairies, des sillons, on ne retrouve plus qu'un lac immense d'où s'échappent quelques cimes d'arbres protégés, hélas! de la destruction, quelques toits de maison, etc... Notre gravure est l'impression fidèle d'un des derniers visiteurs de cette partie de la banlieue, cette inondation est un des multiples moyens qui ont permis notre héroïque résistance.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

M^{lle} DE GIRARDIN (FIN)

Les tireuses de cartes.

« Cette manie de tirer les cartes, manie fatale des esprits faibles, était, au Plessis, l'occupation journalière de la plupart des prisonnières, la seule qui les intéressât. On ne voyait que cartes en main, la comtesse de*** en devint folle.

« Une vieille porteuse d'eau, native d'Orléans, profitant, comme de raison, de la sottise publique, usurpa dans ce genre une sorte de réputation dont elle jouissait, chose rare, sans bragues et sans envies. Un habil intarissable l'avait aussi accréditée au Plessis; une sorte d'éloquence populaire, une assurance imperturbable, l'habitude de son métier la faisaient rechercher.

« Un jour, je la trouvai seule dans le corridor obscur servant de promenade aux prisonnières qui n'aimaient pas plus que moi à descendre dans la cour; la devineresse y tenait ses assises; une planche appuyée sur deux chaises lui servait de tréteau. Survint inopinément une jeune dame, belle, altière, femme d'un accusateur public en Lorraine. « Voyons, dit-elle à l'Orléanaise, si tu es aussi habile que moi: point d'amour, de mariage, d'argent: les ci-devant rois seront des accusateurs publics; les reines, de bonnes républicaines; le neuf de pique l'échafaud! Tire les cartes pour toi; je les expliquerai, » ajouta-t-elle, jetant sur la table une pièce de 5 francs.

« Cette jactance terrifia la vieille prophétesse; elle hésita, puis trembla. Fouquier-Tinville, disait-elle tout bas. Il fallut passer outre, la chance fut affreuse : la belle provinciale la commentait malicieusement. Le fameux à quoi vous ne vous attendez pas découvrit le neuf et l'as de pique. « Eh bien ! que dis-tu de cette accolade ? Tu pâlis, » dit en riant la femme de l'accusateur public ! « Ce soir au tribunal, demain guillotiné. »

« La malheureuse Orléanaise pleurait amèrement; j'étais révoltée de la méchanceté de la jeune Lorraine. Je cherchais à consoler la porteuse d'eau; elle aurait dû, elle aurait pu mieux que personne apprécier l'extravagance d'un tel jeu. Mais sa tristesse, sa préoccupation, ses craintes parvinrent à leur comble; et les événements ayant confirmé subitement la prédiction, l'art divinatoire acquit au Plessis un immense crédit. »

Le déménagement.

« Le local que nous occupions depuis notre arrivée au Plessis devenait impraticable. Notre nombre s'étant prodigieusement accru, la chaleur extrême, le manque d'espace et d'air, multipliaient les maladies, les rendaient contagieuses; Haly craignait d'en être atteint.

« Il décida donc que nous serions provisoirement transférées dans le bâtiment en face, nommé *Police correctionnelle*.

« Ceux qui n'ont point éprouvé, dans le cours de la vie, ces cruelles privations, en concevront difficilement la rigueur : dix pieds carrés pour se mouvoir; être contraint, pour respirer, d'appuyer ses lèvres desséchées sur des barreaux de fer, qui tout à la fois interceptaient la libre circulation de l'air et le bienfait de la lumière; tenir sans cesse à la main un mouchoir trempé de vinaigre afin d'échapper aux dangereuses exhalaisons qui s'élevaient des cachots infects où les vivants, les mourants, les morts restaient souvent oubliés. Chaque jour, à diverses reprises, nous brûlions des herbes dont l'épaisse vapeur nous portait à la tête et excitait les larmes. Ces pénibles soins prolongeaient, à la vérité, notre existence. Quelle existence! ils absorbaient une partie de notre temps, mais ils activaient à un degré inexprimable les tristes sensations qui nous dominaient.

« Les administrateurs venaient chaque semaine inspecter la prison, et enlevaient aux prisonniers, argent, billets, bijoux; à la vérité, au moyen d'une assez légère rétribution, nos geôliers s'en chargeaient pendant la visite, et, il faut l'avouer, nous les rendaient exactement après le départ de nos spoliateurs. Ne voulant pas néanmoins renouveler trop souvent cette épreuve, je couvris de laine cent pièces d'or, et, au moyen du plâtre, qui abondait dans nos chambres, j'imaginai follement de maçonner ces deux pelotons contre l'embrasure extérieure de ma croisée. J'avais soin d'y entretenir de l'humidité. Cependant mon trésor avait tellement adhéré à la muraille, qu'à l'aide même d'un couteau il me devint impossible de l'en détacher. L'heure donnée s'écoulait; les gardiens, comme de nouveaux *Barbe-Bleue*, nous sommaient sans cesse de descendre. J'éprouvais une anxiété extrême. La jeune G... me prêta obligeamment un compas de toilette; il se rompit deux fois, mais à force de persévérance et d'efforts nous parvîmes à notre but. J'enlevai en hâte cet or, seule ressource qui me restait.

« A peine échappée à cette contrariété, je retombai dans un danger plus réel. Il s'agissait immédiatement de la vie.

« J'avais entrepris, dans ma prison, la traduction de *l'Essai sur l'histoire*, par Bolinbroke, et de plus un journal en chiffres de mon séjour à Chantilly et au Plessis. Afin d'accélérer mon déménagement, qui se trouvait fort en retard, j'avais vite roulé pêle-mêle dans un couvre-pied, linge, plumes, papiers, livres. Les gardiens, en jetant du haut en bas nos effets dans la cour (car c'est ainsi qu'ils traitaient et brisaient nos misérables effets), aperçurent mes livres, mes papiers, les apportèrent soigneusement dans ma nouvelle demeure. L'un d'eux, ce fut le cocher, ferma la porte avec rudesse, s'appuya contre, et parla ainsi : « Nous ne voulons pas te dénoncer, car ce soir tu n'existerais plus; mais

pourquoi diable écris-tu, lis-tu? les patriotes n'ont pas besoin d'être savants; *Vive la nation!* c'est assez pour eux. »

« Sans tenter aucune explication je leur donnai 200 francs; ils me remercièrent, sourirent et me quittèrent. Je n'ai jamais eu lieu de les soupçonner de m'avoir trahie; la conscience d'un geôlier est un étrange ingrédient! »

Promenades.

« Les femmes se promenaient chaque jour une ou deux heures dans une cour exécrable, elles se tenaient constamment à l'opposite des corps de logis des prisonniers; elles pouvaient même s'y asseoir sur un amas de pierres et le concierge leur disait journallement : « Ceci ressemble au Palais-Royal; je vous permets, mes belles, d'envoyer chercher des glaces. »

« Les fenêtres de son vaste logement, ornées des plus belles fleurs, étaient perpétuellement encombrées de curieux, tantôt Fouquier-Tinville, tantôt les Samsons. Je suis convaincue que tous ces indignes personnages, soit en se rendant à la place de la Révolution, soit en revenant, venaient chez Haly ou pour prendre un avant-goût des exécutions dont ils seraient témoins, ou pour en prolonger le souvenir.

« Parmi les assidus se trouvaient force concierges, greffiers, huissiers, recors; et lorsque, après un somptueux repas, Haly voulait leur donner fête complète, il les menait dans nos réduits; nous étions pour eux une véritable ménagerie. La vue d'une duchesse, d'une marquise, d'une comtesse, d'un prêtre, d'une religieuse, les réjouissait comme s'ils eussent regardé un animal rare.

« Un soir, la jeune madame Haly appela indistinctement les prisonnières, et d'un air riant leur dit : « Vos vêtements sont usés; Fouquier-Tinville ordonne que vous les renouveliez; » puis, accompagnée d'une trentaine de pauvres détenues qui s'étaient rendues à cette sommation, elle entra dans une des salles du greffe où se trouvaient amoncelés des habillements d'hommes et de femmes. La nécessité la plus urgente incita quelques prisonnières à s'approprier plusieurs de ces dépouilles; elles les choisirent à leur gré; mais la salle était obscure, et à leur sortie, le jour venant éclairer ces dons exécrables, elles aperçurent le sang dont ils étaient imprégnés : alors, les rejetant au loin, elles s'éloignèrent en tremblant.

« Cette horrible distribution achevée, l'insensible petite créature revint gaiement vers nous. « Pourquoi donc, nous dit-elle, ne prenez-vous pas votre part? ces vêtements sont meilleurs que les vôtres. »

« La rapidité, l'étendue, la ténacité de la persécution, soit à Paris, soit dans les départements, semblaient outre-passer les forces humaines. La capitale en était le point central. Là, jurés, juges, accusateurs, témoins, soldats, peut-être même les bourreaux, tous gens étrangers aux remords et à la pitié, succombaient de fatigue, quoiqu'en général les scélérats soient plus fortement organisés que les hommes de bien.

« Haly nous disait un jour : « Je sois de chez Fouquier-Tinville; je l'ai trouvé étendu sur le tapis, pâle, anéanti; ses enfants le caressaient, essuyaient la sueur de son front. Il me répondit, lorsque je lui demandai ses ordres pour la liste du lendemain : — Laissez-moi, Haly, je n'y suffis pas! Quel métier!... » Puis, comme par instinct, il ajouta : « Voyez mon secrétaire; il m'en faut soixante, n'importe lesquels; qu'il les assortisse. »

La délivrance.

« Depuis quelques jours nous partagions, sans trop en savoir la cause, l'inquiétude générale. Enfin le neuf thermidor, jour à jamais mémorable pour la France et pour les détenus, vint heureusement à luire. Nos gardiens, dès la veille, avaient négligé la fermeture de nos chambres, désertant presque continuellement leurs postes; leurs vociférations contre Robespierre s'exhalèrent plus librement; M. et M^{me} Haly ne se montraient pas; la générale battait dans Paris.

« Vers cinq heures après-midi, M^{me} d'Hécourt, à

l'aide d'une longue-vue, jeta par hasard les yeux sur un grenier où habitait un jeune homme qu'en plaisantant nous nommons Vert-Vert : Haly le tenait depuis quinze jours au secret; mais les geôliers le servaient à souhait tant il était, disaient-ils, bon et généreux. Nous vîmes que, pour attirer notre attention, il faisait flotter en dehors de sa fenêtre un mouchoir blanc; ensuite, présentant à nos regards des feuilles de papier chargées de grandes lettres, nous apprîmes par ce moyen que Robespierre, attaqué, mutilé, mourant, venait d'être rapporté aux Tuileries. Vert-Vert paraissait au comble de la joie.

« Pour la première fois, et à compter de cet instant, nous entrevîmes quelque espoir, quelque sécurité. Nos idées dans cette prison changèrent même du noir au blanc : force pétitions furent envoyées çà et là pour solliciter des délivrances. Cette engeance qui, à Paris, ne vit que d'intrigues, affluait au Plessis : Haly ne s'y opposait pas. On offrait des services, on les marchandait, on cherchait des clients, on trafiquait directement ou par intermédiaire; les geôliers employaient plus volontiers leur crédit en faveur des prisonniers, les agents d'affaires s'adressaient aux femmes. A chaque heure, depuis la mort de Robespierre, des détenus quittaient la prison.

« Le 14 fructidor au matin, le greffier m'apporta un mandat de sortie, signé de trois membres du Comité du sûreté générale. Quel fut l'être obligé qui me le fit obtenir, jamais, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu le connaître; qu'il reçoive ici l'hommage de ma reconnaissance. »

Four copie conforme.

LORÉDAN LARCHEY.

LES FEMMES DE PARIS PENDANT LE SIÈGE

« Quand on écrit des femmes, dit Diderot, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter sur ses lignes la poussière du papillon. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il en tombe des perles. »

Pour l'esprit de Diderot, rien n'était plus simple que d'iriser son style et de donner à sa phrase toutes les couleurs de ce prisme vivant aux ailes d'or et d'azur qui bourdonne ses amours à la rose. Il n'avait qu'à secouer son imagination, et il en tombait des perles, alors surtout qu'il reprochait à Thomas, l'auteur de *l'Essai sur les femmes*, d'avoir composé sur le sexe féminin un livre sans sexe.

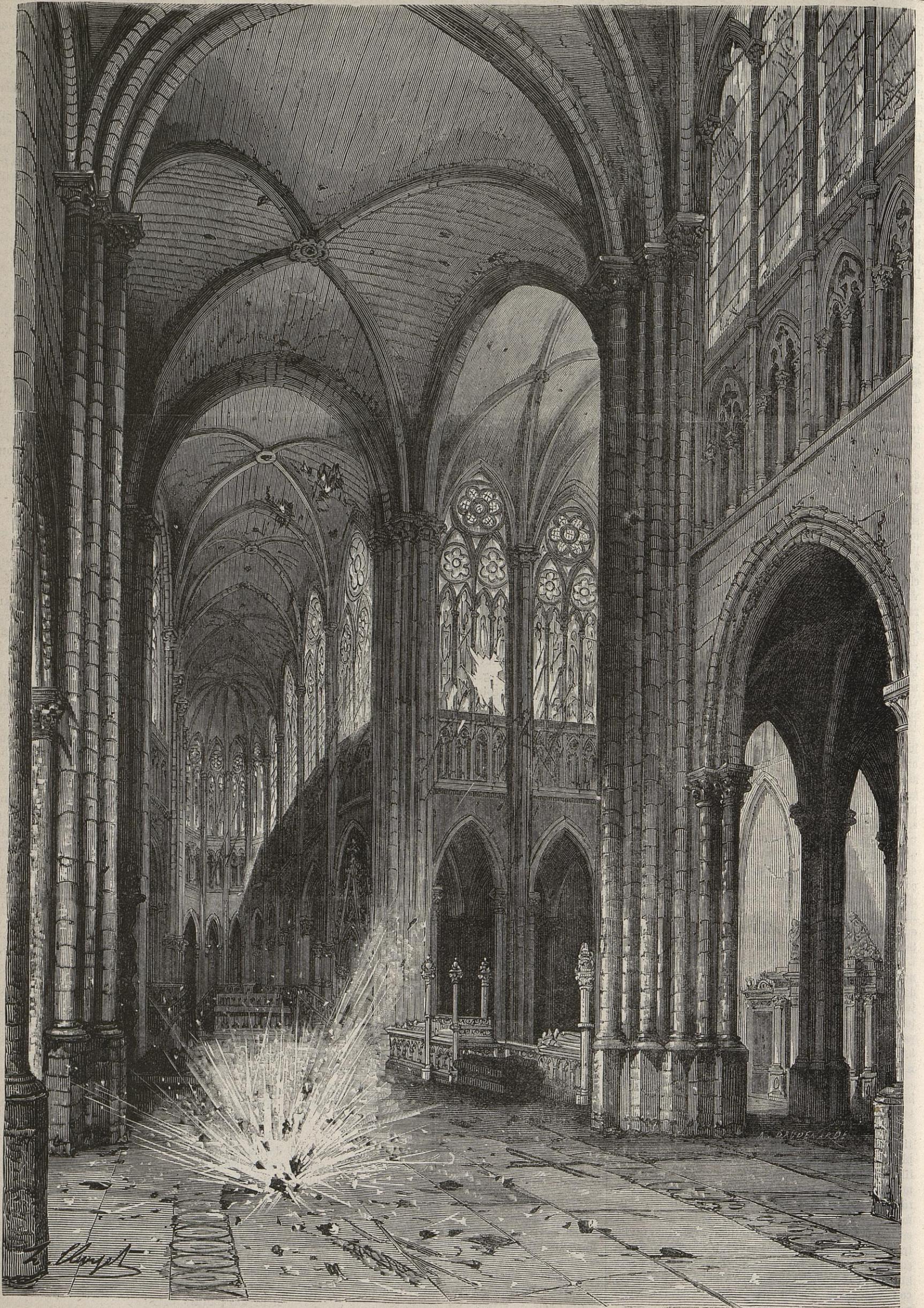
Pour notre mince talent, l'arc-en-ciel est trop haut et les papillons sont encore trop loin, et puis nous ne sommes pas le petit chien du pèlerin. Aussi pour raconter les miracles de bienfaisance qui ont été accomplis par les femmes de Paris pendant ce long et douloureux siège, pour retracer les actes de cette compassion qui unit si bien l'âme des Parisiennes aux malheureux, nous nous contenterons de suivre pas à pas le dessin attendri de notre ami Morin, dont le crayon a su dramatiser le patriotique sentiment qui a si dignement disposé le cœur de nos femmes à l'attendrissement de la pitié.

Pendant le siège, les femmes de Paris se sont montrées à la hauteur de la situation. On aurait dit, dans les plus dures circonstances, tellement leur âme s'est montrée pleine de courage, de bienveillance et de pitié, qu'elles semblaient jetées comme des êtres tutélaires entre l'homme et les vicissitudes du sort.

Pendant que le soldat citoyen était de service à la tranchée, on voyait la ménagère faire la queue à la grille des boucheries, à la porte des boulangers, des chantiers de bois, aux cantines municipales. Il faisait froid, il neigeait, elle était là, transie, mais courageuse et patiente, les pieds dans la boue glacée, attendant que son tour vienne d'obtenir la ration municipale.

Elle ne se plaint point de la neige, elle ne crie pas contre le rationnement; elle souffre, mais le père qui grelotte aux avant-postes, que vise peut-être en ce moment une balle prussienne, est-il plus heureux? Pourquoi supporterait-il seul le malheur des temps?

C'est un dur moment à passer, mais il passera.



HORS LES MURS. — Intérieur de la basilique de Saint-Denis pendant le bombardement. — La grande nef nouvellement restaurée. — (Dessin de M. Hubert Clerget.)



LES FEMMES DE PARIS PENDANT LE SIÈGE. — (Dessin de M. Edmond Morin.)

Et que de scènes touchantes au milieu de ces processions de mères de famille qui s'entassaient devant les magasins. Toutes sont pressées d'arriver à l'étal, au comptoir. Les premières sont là depuis de longues heures.

Eh bien, parmi ces femmes du peuple, il y a une délicatesse dont bien des hommes ne sauraient se montrer susceptibles. Nous avons vu un jour, placée au centre d'une queue interminable, une pauvre mère, jeune encore, tenant entre ses bras son petit enfant, tout pâle de froid. Comme les autres, elle attendait patiemment, avançant de quelques mètres tous les quarts d'heure. L'enfant grelottait et elle l'enveloppait de son mieux dans son châle. Ses voisines devinèrent sa tristesse et le cœur pris de pitié : « Allons, lui dirent-elles, ma petite mère, passez devant; nous pouvons attendre mieux que l'enfant. » Pas une ne protesta et la jeune femme arriva à la première place que chacune fut heureuse de lui céder.

Quand elle avait passé la journée à faire la queue, à apprêter la mince ration de cheval ou de légume, la femme s'acheminait, avec son aînée, jusqu'aux fortifications. Elle marchait dans la boue, sous le givre, la nuit, et apportait au père qui était de garde au bastion, la maigre pitance du siège. « Mange vite, cela va se refroidir, » disait-elle à son mari, et elle retournait vivement à la maison où on dinait de ce qu'on pouvait, prêt à recommencer le lendemain. Ce dur manège a duré cinq mois et cinq mois d'hiver. Et il en est beaucoup qui seraient prêtes à recommencer si on leur disait que Paris peut tenir encore.

L'héroïsme des femmes de Paris s'est manifesté partout. Dans la rue, dans les hôpitaux, où les sœurs de charité se sont montrées infatigables de dévouement, même jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort; dans chaque famille, où les jeunes filles passaient leurs soirées à effiloche de la charpie pour les blessés; dans les salons, où chaque maîtresse de maison avait toujours l'aumônier à la main pour recevoir les offrandes qu'elle sollicitait en faveur de nos soldats.

Paris, pendant le siège, a vu plus d'une de ses grandes dames renoncer aux plaisirs mondains pour se faire infirmière. Bien de nos aristocratiques beautés ont prêté leur bras au blessé convalescent qu'elles avaient soigné et qu'elles promenaient maintenant dans les allées de leur jardin, transformé en parc d'ambulance. Au contact de ces natures de choix, le soldat le plus rude, le plus grossier, le plus misanthrope, se sentait redevenir plus assoupli, un sentiment de délicatesse inconnue lui était révélé; il devenait plus sociable, meilleur.

Ah! c'est que dans le cœur de la femme il y a plus de choses mystérieuses et diverses que dans tout le reste de la création.

Nos champs de bataille ont eu aussi leurs héroïnes parisiennes, et le crayon de notre dessinateur Morin s'est bien gardé d'oublier cet épisode du combat de Champigny où nos soldats ont vu une cantinière prendre le fusil de son mari tombé et faire le coup de feu contre les Prussiens.

Ce courage-là, toutes nos Parisiennes l'auraient eu, si les Allemands étaient entrés à Paris par la brèche. Ils n'ont osé nous prendre que par la famine, et, dans cette guerre de malthusiens, nos femmes ont combattu pied à pied chaque jour, à chaque heure.

Elles avaient élevé leur courage et leur dévouement en face de la patiente cruauté des Allemands; elles ont été vaincues. Honneur à elles!

Et maintenant que nos Parisiennes pensent à la vengeance. C'est d'elles en tout que dépend notre régénération. Qu'elles n'oublient pas la parole du grave Joseph de Maistre : « Les femmes n'ont fait ni l'Iliade, ni l'Enéide, ni la Jérusalem délivrée, ni Phèdre, ni Athalie, ni Rodogune, ni le Misanthrope, ni Tartuffe, ni l'église de Saint-Pierre, ni l'Apollon du Belvédère; elles n'ont inventé ni l'algèbre ni les télescopes, mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde, un honnête homme et une honnête femme. »

LÉO DE BERNARD.

LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS

La ville de Saint-Denis a subi un bombardement en règle.

Avec ses trois forts de la Briche, de la Double-Couronne et de l'Est, elle formait au nord le point le plus important de la défense de Paris. Protégée, en outre, par la rive droite de la Seine, par son canal qui fait communiquer le fleuve avec le canal de l'Ouercq, par les inondations de ses deux petites rivières le Crould et le Bouillon elle défiait l'assaut des Prussiens qui se hasardaient peu aux attaques franches et de vive force.

Ne pouvant l'emporter, les allemands ont préféré bombarder et incendier la ville au moyen de leurs batteries établies à la butte Pinson, à Pierrefitte, à Stains, au Bourget.

Les dégâts que ces barbares ont commis à Saint-Denis sont épouvantables. L'hôtel du Grand Cerf a été démolé de fond en comble par les obus, la préfecture, la mairie, la maison de la légion d'honneur, le théâtre, l'église neuve ont été éprouvés. Des rues entières ont toutes leurs maisons criblées par les projectiles.

Les Vandales avaient choisi pour point de mire la basilique et son clocher. C'est sur la cathédrale, dont le dessin de M. Clerget, notre dessinateur, reproduit la précieuse architecture, que visaient les Prussiens. Plusieurs de leurs bombes ont effondré la toiture, écorné le clocher, brisé les vitraux, éclaté dans la nef. La statue de Saint-Denis lui-même n'a pas été épargnée. Un obus lui a enlevé la tête, le décapitant une seconde fois.

On sait cependant le respect qu'aurait dû inspirer à un ennemi civilisé un monument tel que la basilique de Saint-Denis dont les premières constructions remontent à Chilpéric, à Dagobert I^{er} et à Pépin. Des chapiteaux et des arcs à plein-cintre du centre de la crypte sont reconnus pour être des vestiges architectoniques du temps de Charlemagne.

Suger, le régent sous Louis VI, celui qu'on avait appelé le Père de la patrie, et qui était abbé de Saint-Denis, agrandit et embellit la basilique. On lui doit le portail, le vestibule, les tours et le rond-point de la crypte où étaient les caveaux. Saint Louis fit joindre ce rond-point au portail par la nef. Le chœur et le chevet ne furent terminés qu'en 1281 sous le règne de Philippe le Hardi.

La cathédrale de Saint-Denis est un des plus remarquables spécimens de l'architecture gothique. Rien de plus élégant et de plus religieusement aérien que les colonnes et les nervures de la nef. Rien de plus imposant que le portail et ces solides tours qui ont plus de cinquante mètres de hauteur.

Avant la révolution, tous les souverains de France, depuis Dagobert, avaient leur sépulture dans l'église de Saint-Denis. Duguesclin et Turenne, par dérogation spéciale aux usages royaux, reposaient dans la basilique.

En 1793, les tombes royales furent bouleversées, et la poussière des morts couronnés fut jetée dans une fosse commune. Les couronnes, les sceptres, les tissus d'or et de soie furent dispersés à tous les vents, et du plomb des cercueils on fabriqua des balles.

La dépouille de Turenne fut respectée seule. On la transporta plus tard aux Invalides.

Après cette dévastation, la basilique de Saint-Denis était sur le point de tomber en ruines. Napoléon I^{er} la fit restaurer. Lui et ses successeurs, jusqu'en 1847, y employèrent plus de sept millions, et tout n'était pas réparé.

Dans ces dernières années, M. Violet Leduc fut chargé de la restauration générale de l'édifice. Il abaissa le niveau du sol, fit repeindre la voûte, restaura les chapelles et leurs magnifiques rosaces avec les vitreaux du douzième siècle. Les monuments funéraires, les statues des rois furent retirées de la crypte et placées dans les chapelles, le chœur, autour de la nef, en pleine lumière. A droite de l'autel, le tombeau de Dagobert; à gauche, le tombeau de François I^{er}, du sire de Philibert Delorme. Les autres, dus au ciseau de Germain Pilon, Edme Bontemps, Ambroise Perret, Jean de Bourges, étaient à peine mis en place quand éclata le désastre de Sedan.

Napoléon III y avait fait déjà construire son tombeau, et son intention était d'y faire transpor-

ter le chef de sa race qui repose aux Invalides.

Les Prussiens ont dérangé tous ces plans de grandeur impériale, et il n'a pas tenu à leurs obus que la basilique de Saint-Denis ne fût qu'une immense ruine. Elle est endommagée, mais ses désastres sont réparables.

MAC VERNOLL.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro la suite de *Chamvallon*, roman-feuilleton de M. Charles Monselet.

ENCORE BORDEAUX

I

Le rôle important joué pendant ces derniers mois par cette cité m'engage à continuer et à étendre l'étude que j'en ai ébauchée dans les précédents numéros du *Monde illustré*. Je suis d'autant mieux préparé à ce travail que j'ai habité Bordeaux pendant longtemps, que j'y reviens toujours avec plaisir, et que rien de ce qui concerne son histoire ne m'est absolument étranger.

Quel éblouissement à l'arrivée! Il y a peu de spectacles aussi imposants que le panorama de la rade de Bordeaux. On en jouit dès la station de Lormont, c'est-à-dire pendant vingt minutes avant l'entrée en gare. La gravure a popularisé cet immense fer à cheval d'une longueur de deux lieues environ, enfermant une multitude infinie de navires de toutes les dimensions et de toutes les formes, pavoisés aux couleurs de tous les peuples (1). Pour peu que l'horizon y prête et soit baigné d'une vapeur de soleil, le coup d'œil est admirable. C'est d'abord, dominant tout le lointain, le clocher pyramidal de Saint-Michel, réédifié depuis quelques années; ce sont les flèches élégantes et légères de la cathédrale Saint-André, auprès desquelles reluit la statue dorée de Pey-Berland; — puis, à mesure que le train du chemin de fer s'avance de tunnel en tunnel jusque sur les bords de la Gironde, qu'il rase avec de longs sifflements, ce sont les quais de Bacalan et des Chartrons, habités par le haut commerce; la cale Fenwick et l'entrepôt; la promenade en terrasse des Quinconces, avec ses deux colonnes rostrales, célèbres dans l'univers entier; la place Richelieu; les majestueux hôtels en perspective du Chapeau-Rouge; — puis, toujours au cours du fleuve, les nobles pavillons de la Bourse et de la Douane; les masses régulières et ornées du quai de Bourgogne; la porte Caillau ou du Caillou, un bijou architectural; la porte des Salinières, et enfin, comme fond du tableau, le pont aux dix-sept arches, cet effort suprême de l'art industriel!

Je le répète, peu de villes en Europe ont une façade aussi superbe. Et lorsqu'on met le pied dans l'intérieur, c'est un charme non moins conquérant. Le point central est ce beau quartier qui comprend la place du Grand-Théâtre, la Préfecture, la rue de l'Intendance, la rue Esprit-des-Lois et la chaussée de Tourny; quartier vaste, monumental, aéré, sentant la richesse et le faste. Aux proportions hardies des maisons, à la grâce des détails, on voit que Gabriel et Louis, ces deux derniers architectes, ont passé par là. Ce quartier est, en partie, leur création; et c'est aujourd'hui l'orgueil des Bordelais.

Un autre créateur du Bordeaux moderne, tel que nous l'a légué le XVIII^e siècle, c'est M. de Tourny, intendant-général de la province de Guienne. M. de Tourny, — à qui l'on a accordé une si pauvre statue en échange de tant de services, — avait le goût des grandes choses. On lui doit, entre autres embellissements, ces cours nombreux et larges, plantés d'arbres, qui font une ceinture aux trois-quarts de la ville. On lui doit aussi le Jardin-Public, que, dans ma jeunesse, j'ai vu si ombreux, si solennel, avec ses tilleuls centenaires, ses taillis profonds, ses pelouses spacieuses. Les jeudis et les dimanches,

(1) Déjà, Chapelle et Bachaumont, dans leur joli *Voyage* avaient dit :

Nous vîmes au milieu des eaux
Devant nous paraître Bordeaux,
Dont le port en croissant resserre
Plus de barques et de vaisseaux
Qu'aucun autre port de la terre.

« Sans mentir, la rivière en était alors si couverte que notre felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. »

tout un peuple d'écoliers s'ébattait dans ses herbes, et autour des chevaux de bois. Les militaires y faisaient l'exercice le matin; d'autres fois, c'était une classe de tambours qui assourdissait les échos. Aux heures embrasées de l'après-midi, quelques comédiens y venaient apprendre leurs rôles à l'ombre. — Ce jardin public là n'existe plus; il a été remplacé par un autre jardin, fort élégant sans doute, planté d'arbustes et de plantes rares, très-bien entretenu, mais comme on en rencontre partout.

Beaucoup de choses, d'ailleurs, ont été transformées à Bordeaux, plus ou moins heureusement, depuis dix ou quinze ans. D'abord, on a débaptisé la plupart des rues, comme à Paris, — niaise, absurde, détestable habitude, qui détruit toute légende et rend difficile la reconstruction historique. Ainsi, dans ces derniers temps, les fossés Saint-Éloi, des Carmes, des Tanneurs, étaient devenus le cours Napoléon; les rues Bouhaut, du Cahernan, du Poisson-Salé, des Trois-Marie, s'étaient fondues dans une rue unique : la rue Sainte-Catherine. A quoi bon ?

O mes vieilles rues ! — Laissez-moi retourner la tête vers elle un instant encore; laissez-moi en finir avec les pierres avant d'arriver aux individus. Ma mémoire est elle-même semblable à un carrefour où je me sens attiré de tous les côtés. C'est la rue du Puits de Bagne-Cap, qui veut me dire son fabliau du basilic; c'est la rue des Argentiers et la rue des Bahutiers qui essayent de m'induire en moyen âge; c'est la rue Saint-James, pleine des souvenirs de la domination anglaise; c'est la rue des Ayres, où il n'y a que des fleuristes; la rue Bouquière, où il n'y a que des tourneurs-tabletters; la rue Bouffard, où il n'y a que des cordonniers; c'est la rue Victoire-Américaine, avec sa double rangée de maisons uniformes et fières; ce sont des rues aux noms plus bizarres les uns que les autres : la rue Tombe-Loly, la rue des Menuts, la rue Maucoudinat, la rue du Grand-Cancéra et la rue du Petit-Cancéra, la rue de la Grande-Taupe et la rue de la Petite-Taupe, la rue du Fort-Lesparre, la rue Judaïque, la place Colombe, le chemin de Terre-Nègre, la rue Coupe-Gorge, derrière le cimetière de la Chartreuse. — Horreur !

II

Ceci, comme on s'en aperçoit, n'est qu'une causerie sans prétentions d'aucune sorte. Voilà pourquoi je glisserai rapidement sur les origines gauloises et sur l'histoire de Bordeaux. Tout le monde sait quel fut son accroissement sous les Romains; ses écoles et ses vins étaient déjà renommés du temps d'Ausone; il nous l'a appris lui-même dans ses écrits élégants et efféminés. — Les vestiges de l'antiquité y sont rares aujourd'hui; il n'en reste guère que le bon vieux palais Galien, cette ruine ennuyée, perdue au milieu des échoppes d'un faubourg, s'affaissant chaque jour et s'en allant en poussière. Le palais Galien, ce reste misérable d'un amphithéâtre merveilleux, au dire des savants. Des fragments d'arceaux briquetés et durement cimentés s'en voyaient encore, de distance en distance, encastés dans les murailles des maisons de la rue Fondaudége. Je ne saurais mieux comparer ces débris vénérables qu'aux Thermes avoisinant l'hôtel Cluny, à Paris.

Il ne faudrait pas trop cependant chercher à contrarier certains archéologues du crû sur l'authenticité de ces ruines. Ils se sont accoutumés à la tradition; leur siège est fait, et ils n'y renonceraient pas pour un camp de César. Aussi fût-ce une violente secousse pour eux lorsque M. Francisque Michel, peu de temps après sa réception à l'Académie de Bordeaux, se mit en tête de leur arracher leur illusion. Il avait voulu faire acte de politesse et de membre actif en publiant un mémoire sur le palais Galien, mémoire dans lequel il bat en brèche l'erreur accréditée qui attribue la construction de ce palais à l'empereur du même nom. M. Francisque Michel s'efforça de prouver que ce monument avait été bâti par une princesse Galienne, espagnole de naissance. Les académiciens du crû, — M. Jouannet en tête, qui avait écrit d'éloquentes pages sur la période romaine, — prirent très-mal la découverte et engagèrent même son auteur à y renoncer, sans doute sur l'air :

Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

En effet, approuver un tel mémoire, c'était pour les gens de Bordeaux convenir d'une ignorance au moins singulière; c'était brûler ce qu'ils avaient si longtemps adoré. M. Francisque Michel tint bon; de là une animosité et des tracasseries qui finirent par l'amener à donner sa démission d'académicien.

De la même façon que nous avons glissé sur l'occupation romaine, nous glissons sur l'occupation anglaise qui dura trois siècles et qui a laissé de profondes traces. Nous ne nous arrêtons pas davantage aux luttes fameuses du Parlement, c'est l'affaire des graves écrivains. J'ai hâte d'arriver à la période la plus brillante de Bordeaux, au gouvernement du maréchal de Richelieu. On ne saurait nier l'influence considérable exercée sur l'esprit des habitants par le séjour du vainqueur de Mahon, une des expressions les plus séduisantes de son siècle. Il se mit à la tête d'une renaissance: il donna des fêtes et en fit donner; sa galanterie triompha comme partout. — A un grand bal masqué que lui offrit la ville, un domino vint lui parler, s'exprimant avec infiniment de grâce et d'esprit. Le maréchal de Richelieu le prie de se faire connaître; le domino refuse, s'esquive, et revient quelques minutes après en laissant aux mains du maréchal les vers suivants :

Quoique sous ce déguisement
Tu peux me connaître aisément
Aux seuls sentiments de mon âme :
Si je te crains, je suis Anglais;
Si je t'aime, je suis Français;
Si je t'adore, je suis femme.

C'est le dernier mot du madrigal !

Entre autres titres réels, éclatants, à la reconnaissance locale, le maréchal de Richelieu a la gloire d'avoir mis ou plutôt remis en faveur le vin de Bordeaux par tout le monde entier. A peine, en effet, eut-il touché le sol girondin, qu'il s'émerveilla du Médoc et du Saint-Emilion (et sans doute aussi du Sauterne), à ce point qu'il ne voulut plus voir désormais d'autres vins sur sa table. Ne croyez pas qu'il y eut là une adroite flatterie pour ses administrés. Le maréchal était arrivé de Paris un peu fatigué, l'estomac délabré. Au bout de quelques mois, il avait recouvré ses forces et se prétendait même rajeuni. Il célébra hautement sa reconnaissance; et, comme il était un oracle en toute chose et que sa parole s'entendait de loin, il n'en fallut pas davantage pour donner une vogue prodigieuse à des crûs simplement estimés jusqu'alors.

A Paris, où la moquerie ne perd jamais ses droits on plaisanta sur l'enthousiasme du maréchal; quelqu'un proposa d'appeler le vin de Bordeaux *la tisane de Richelieu*. Les Bordelais prirent le mot au bond et l'adoptèrent. La « tisane de Richelieu » s'imposa et s'impose encore à toutes les poitrines délicates, — et Dieu sait si le nombre en est grand ! Cela méritait peut-être une statue; on la cherche vainement sur les places de Bordeaux.

Je soupçonne que les habitants ont été arrêtés dans l'élan de leur gratitude par de petites rancunes dont le temps n'a pas entièrement effacé le souvenir. Le maréchal de Richelieu, plus que tous les autres hommes de cour, avait une liberté de langage faite pour effaroucher quelquefois des esprits provinciaux. On cite de lui des boutades d'une impertinence achevée, et aussi quelques actes d'arbitraire, parmi lesquels les Bordelais ont eu longtemps sur le cœur l'arrachement nocturne des arbres des allées de Tourny, leur promenade favorite. — Mais ces ressentiments ne sauraient prévaloir contre l'immense impulsion communiquée par le maréchal au commerce de Bordeaux.

La Révolution interrompit cette ère de prospérité. Il est inutile de rappeler la légende des députés girondins, qui existe dans toutes les mémoires. L'échafaud fut dressé en permanence sur la place Dauphine par les ordres de Lacombe, un ex-instituteur, un de ces hommes obscurs, sans valeur, sans idées, sans vertus, nés pour les besoins sinistres. Lacombe, que rien n'excuse aux yeux de l'histoire, pas plus que Carrier, envoya à la mort un assez grand nombre de citoyens, jusqu'à ce qu'il y fût envoyé à son tour par Tallien. Tigre lui aussi à ses débuts, Tallien se vit bientôt muselé

par la belle Thérésia Cabarrus, dont il fit une splendide déesse de la Raison, et avec laquelle il se montra publiquement dans un char de forme antique. A partir de ce moment, celle qui devait être plus tard M^{me} Tallien, — sans cesser pour cela de faire craquer les anneaux d'or de ses pieds nus, — devint la divinité protectrice de Bordeaux. Les proscriptions cessèrent comme par enchantement. Ce fut une halte dans le sang et les calamités...

Depuis lors, Bordeaux a traversé diverses phases de grandeur et de décadence, que le défaut d'espace nous empêche d'étudier ici. En ces derniers vingt ans, sa population avait doublé.

III.

Quelques mots sur le caractère des Bordelais en général compléteront cet article rétrospectif.

Je regrette cet ancien type du Gascon qui traverse de sa longue et innocente épée les dix-septième et dix-huitième siècles; type charmant, jurant par *sandis* et *cadédis*, presque touchant sur les ruines de son *pétil castel*. Quel pourfendeur de montagnes ! Il a l'air si martial qu'il n'ose pas se regarder dans un miroir. Quel spadassin ! « Amorcez, je pais ! » écrit-il à un adversaire toulousain. Quel poète ! « L'épée d'un gascon est la clef de l'autre monde. » Quel amant ! Il conduit au bal une femme de qualité vêtue en domino. « Je crains qu'on ne me reconnaisse, » lui dit-elle. « Non, madame, je vous déguise au dernier point : *on m'e regarde*. »

Cette assurance indéconcentable, cette vanité souriante semblent avoir été de tout temps le fond du caractère des Bordelais. Les *Mémoires* de Fleury, l'élégant comédien, contiennent d'ingénieuses réflexions à ce sujet : « Ils ont eu plusieurs grands hommes; ils n'en parlent pas, non par indifférence mais parce qu'un grand homme est tout simplement un bordelais pur sang. Leur originalité est passée en proverbe, mais elle est la même chez tous, c'est-à-dire qu'on trouve de la gaieté, de la verve et de l'à-propos chez chacun d'eux de la même manière et à la même dose. En résumé, il n'y a dans cette belle ville qu'un seul Bordelais tiré à plusieurs exemplaires. »

Le Bordelais d'aujourd'hui n'a gardé du Gascon d'autrefois que le fracas des manières et l'aplomb spirituel. Mais quelle différence dans le costume ! Le Gascon ne possédait qu'un habit sur lequel il n'y avait pas plus de poil que sur un œuf, un chapeau fané et des dentelles problématiques; le Bordelais, au contraire, se distingue par l'élégance de sa mise, qui raffine même sur les modes parisiennes. Il soupe galamment et joue gros jeu. Pourquoi ne voudriez-vous pas qu'il fût satisfait de lui-même ? Il n'y a plus un seul Bordelais misérable à l'heure qu'il est; le dernier est mort depuis longtemps; — il s'appelait Chodruc-Duclos.

Le Bordelais, c'est le Gascon arrivé. Demandez plutôt à Mirès et aux frères Péreire.

Bordeaux a produit des hommes remarquables dans tous les genres, depuis Montesquieu, le sévère président, jusqu'à Dupaty, le président aimable depuis Berquin jusqu'à Vergniaud; depuis le marquis de Saint-Marc, qui couronna Voltaire, jusqu'à M. Nicolas qui a écrit les *Etudes sur le Christianisme*; depuis Rode, le violon magique, jusqu'à Trévis, le beau danseur; depuis Diaz, l'allumeur de fêeries, jusqu'à Rosa Bonheur, cette Deshoulières de la palette.

Son barreau a été le premier du monde : de Sèze, Lainé, Ravez, Ferrère, Martignac. Ses publicistes se résument dans l'énergique Henri Fonfrède, qui aurait inventé la polémique si elle n'avait pas existé, et qui a tenu une grande place sous le gouvernement de Louis-Philippe. Il faut voir le portrait de Henri Fonfrède, dans un charmant volume, *le Train de Bordeaux*, par M. Louis Lurine.

« Henri Fonfrède est, à coup sûr, une des figures les plus originales de notre siècle. Petit, sec et nerveux, il ajoutait encore, par la matière et la façon de ses habits, quelque chose d'étrange aux apparences de sa personne. D'ordinaire il portait à la ville, avec une simplicité qui n'avait rien de l'orgueilleuse comédie de Diogène, une méchante redingote verte beaucoup trop longue, un pantalon noir beaucoup trop court, des bas de laine gris, de gros souliers et un chapeau de paille. S'il avait tenu

une lanterne à la main, on aurait pu croire qu'il cherchait, non pas un homme, mais un gouvernement. »

Que de fois ne l'ai-je pas entendu, contemplé et admiré, cet honnête grand homme, dans le cabinet de rédaction du *Courrier de Bordeaux*, cet entre-sol des fossés de l'intendance ! Que de fougue, d'énergie, de passion, d'originalité, dans cette discussion quotidienne avec ses amis, avec ses collaborateurs, avec tout le monde ! Rien n'était comparable à l'abondance éloquent de cet improvisateur. Henri Fonfrède fut, pendant dix ans, l'infatigable serviteur du pouvoir royal, sans penser à devenir le courtisan de la royauté. Il poussa bien des fois à la roue ministérielle, sans renoncer au droit de l'arrêter quand elle traitait trop vite. Il créa des préfets, des colonels, des receveurs, des chevaliers, des juges, des pairs, des députés, sans vouloir être lui-même quelque chose d'officiel ou de parlementaire. Après avoir déhabillé une situation ou une renommée de la tête aux pieds, d'un coup de sa griffe de lion, suivant l'énergique image de M. de Cormenin, l'intraitable polémiste s'en allait à Montferrand, au bord de sa petite maison de campagne, pour y pêcher une alose ou pour y tuer une grive. »

Bordeaux a encore produit beaucoup d'acteurs. Je n'en citerai que deux : Lafon et Ligier. J'ai connu personnellement le premier, « l'Achille gascon, » comme on l'appelait. Il fut un des soutiens du Théâtre-Français, et ses rivalités avec Talma ont amusé toute une génération, qu'elles ont divisée en deux camps. Lafon et ses partisans ne prononçaient jamais le nom de Talma; ils disaient : *l'autre*. — Retiré aux Chartres, le *Tancrède* des beaux jours de l'Empire avait beaucoup perdu de sa majesté; il était devenu très-obèse, et il ressemblait à un serrurier énorme. Mais ce qu'il n'avait pas perdu, c'était le port de tête, l'ampleur du geste, et cette affabilité que tout homme intelligent gagne au contact habituel des chefs-d'œuvre et dans la fréquentation des personnages illustres.

Lafon a laissé des Mémoires, — quarante volumes environ ! — dont je m'étonne de ne pas voir paraître une partie. Ils ne peuvent cependant qu'être infiniment curieux, car leur auteur a vécu dans un période splendide, et il s'est trouvé mêlé à des évé-

ments trop romanesques pour n'être pas de l'histoire.

Quant à Ligier, cette autre célébrité de la tragédie et du drame, espérons que lui aussi écrira ses Mémoires, et qu'il les publiera de son vivant. L'homme qui a créé le *Christian de Clotilde* et le *Triboulet du Roi s'amuse*, cet homme-là doit avoir de piquantes anecdotes à nous révéler sur la littérature moderne. En attendant, Ligier, revenu à sa ville natale, goûte le repos bien dû à sa verte vieillesse, dans sa petite maison de la rue Ségulier.

CHARLES MONSELET.



M. PONSON DU TERRAIL

Romancier, notre regretté collaborateur, décédé à Bordeaux le 20 janvier 1871.

PONSON DU TERRAIL

Quand un journal étranger annonça, il y a quelques jours, qu'un mal subit venait d'enlever Ponson du Terrail, aucun de ceux qui l'avaient connu et aimé ne prit au sérieux la funeste nouvelle. Personne de nous ne voulait croire que la mort était venue surprendre ainsi notre brave, loyal et joyeux ami. Ponson!... mais c'était la vie elle-même, et

dans cette existence si active il n'y avait jamais eu de place pour une maladie.

L'horrible fléau est tombé sur lui comme la foudre, et il ne lui a pas laissé le temps de se défendre.

Maintenant il ne reste de cette riche et généreuse organisation qu'un nom, mais ce nom, ceux que Ponson a amusés et intéressés pendant quinze ans, ne l'oublieront pas.

Les lecteurs du *Monde illustré* ont eu leur part dans ce trésor d'histoires attachantes que le romancier populaire a semées dans la presse parisienne, et ils ont

gardé le souvenir des heures passées à suivre l'inépuisable conteur; mais l'homme fut aussi sympathique que l'œuvre, et c'est de l'homme que nous voulons parler aujourd'hui.

Alexis Ponson du Terrail était né dans les Alpes dauphinoises, d'une vieille race militaire, qui était fière de compter parmi ses ancêtres le chevalier Bayard, et le futur auteur de *Rocamboles* avait été dans son enfance destiné au métier des armes.

Quel vaillant soldat eût fait ce travailleur intrépide ! A l'armée comme au journal, il eût été l'homme du devoir, et il aurait marché au péril comme il abordait la rude besogne de chaque jour.

Du reste, il l'avait prouvé.

En 1848, il fut officier dans cette garde mobile de Paris qui teignit de son sang les barricades de juin et il s'y fit remarquer par sa bravoure et son entrain.

Mais le temps n'était pas alors aux actions de guerre et Ponson revint bientôt à sa véritable vocation.

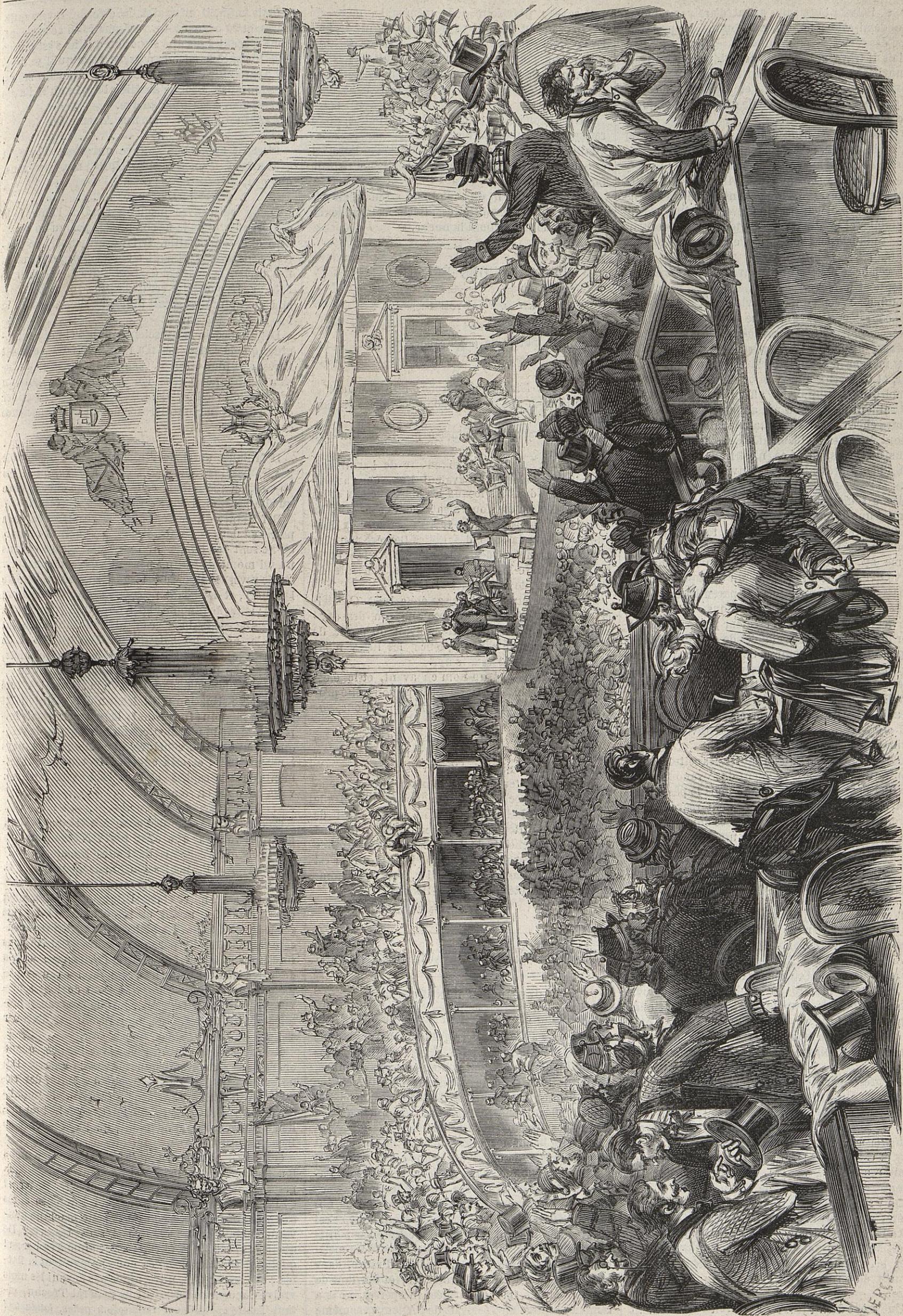
Des jours passés sous l'épaulette, il lui était resté un levain d'ardeur patriotique et guerrière et son cœur battait toujours comme à vingt ans quand on lui parlait de la gloire de notre pauvre France.

Qui ne se souvient des lignes

émues et vibrantes qu'il écrivait dans le *Petit Moniteur* il y a six mois, quand éclata la funeste guerre dont il a eu du moins le bonheur de ne pas voir la triste fin !

Ce feuilleton, qui s'appelait, hélas ! *les Français à Berlin*, et qui fut la dernière œuvre de notre ami, commençait par un véritable chant de bataille, et, dans cette hymne enthousiaste, le soldat reparaisait sous le romancier.

Comme tous ceux qui ont tenté les dures épreuves de la littérature, Ponson eut des débuts pén-



LES RÉUNIONS ÉLECTORALES. — Adx Folies-Bergère. — Lecture et proclamation des candidats à l'Assemblée nationale. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

bles, et il lutta longtemps avant d'arriver même à cette demi-célébrité qui est comme la première étape des écrivains prédestinés.

Mais il traversa la tête haute et le cœur ouvert ce noviciat de la vie des lettres. Son inaltérable bonne humeur le soutenait, et d'ailleurs il comptait sur une arme avec laquelle on se fraye toujours un chemin — le travail.

Dès ce temps, Ponson était à la besogne à cinq heures du matin et se reposait seulement quand l'œuvre quotidienne était achevée.

Ce prodigieux labeur dura vingt ans, et, l'étés dernier, il s'asseyait encore devant la table de chêne sculpté de son élégant cabinet avec la même ardeur ponctuelle et matinale qu'au temps où il écrivait dans la mansarde traditionnelle du romancier qui débute.

La célébrité était venue et avec elle la vie douce, opulente et honorée.

Combien de ceux qui ont envié sa fortune auraient eu le courage de la gagner à ce prix ?

Tous ces biens, toutes ces joies, Ponson les appréciait surtout pour les faire partager à ses amis.

Sa maison d'Auteuil était ouverte comme son cœur, et tous ceux qui y sont entrés ont gardé la mémoire de la simplicité affectueuse qui était le trait saillant de cette nature aimante et droite.

Notre cher et regretté camarade laisse des œuvres qui ont été lues avidement. Elles n'ont pas été moins discutées, mais ce n'est ni dans ce journal ni à l'heure présente qu'il convient de les apprécier.

Disons seulement que tout succès a sa raison d'être et que l'immense vogue des romans de Ponson du Terrail a dépassé presque tous les succès connus. On lisait ses feuilletons en Californie comme au Caucase, et il nous souvient d'avoir trouvé dans la Haute-Égypte un exemplaire de la Jeunesse du roi Henri, qui, par parenthèse, obtint au théâtre deux cents représentations.

Le genre dont il a été le créateur peut sans doute avoir le sort de toutes les modes de ce monde, mais s'il passe, il passera comme Scribe, en restant au répertoire, et, d'ailleurs, Ponson avait assez de jeunesse, de volonté et de talent pour suivre les voies nouvelles.

Il aurait fait le roman de l'avenir comme il a fait celui des années que nous venons de traverser — en charmant ses lecteurs.

Toutes les promesses qu'aurait tenues cette féconde organisation d'écrivain viennent de s'évanouir sous le souffle empoisonné du fléau, mais le passé survivra et l'homme sera éternellement regretté, car Ponson du Terrail a peut-être eu des envieux, mais nous ne lui avons jamais connu un ennemi.

F. DU BOISGOBEY.

OBSÈQUES DE PONSON DU TERRAIL

Un journal qui se publie à Bruxelles nous donne, à la date du 1^{er} février, le récit des funérailles de notre malheureux collaborateur :

« Aujourd'hui, à 11 heures, à l'église Sainte-Eulalie, (Bordeaux,) ont eu lieu les obsèques de M. Ponson du Terrail. Malgré les douloureuses préoccupations de l'heure actuelle, et bien que plusieurs des amis du défunt n'eussent pas eu le temps d'être avertis, une foule nombreuse était venue rendre les derniers devoirs au charmant et regretté conteur.

« La presse parisienne y était représentée par la plupart des directeurs et rédacteurs en ce moment à Bordeaux : MM. Dalloz, Joubert, Claudin, Debans, du *Moniteur*; MM. Gibiat et Léon Dupont, du *Constitutionnel*; M. Ganesco, de la *Liberté*; MM. Jenty et Garcin, de la *France*. La presse bordelaise y était représentée par M. Doinet, du *Journal de Bordeaux*, et M. Ribadiou, de la *Guienne*.

« On y remarquait M. Royer, ancien directeur de l'Opéra, et plusieurs artistes des théâtres de Paris; M. André de Bellecombe, de la Société des gens de lettres, M. Filippi, du ministère de l'intérieur, etc. Après la cérémonie religieuse, le cortège funèbre s'est mis en marche vers le cimetière de la Chartrreuse.

« Une scène déchirante s'est produite au moment où le cercueil a été descendu pour être déposé dans

un caveau provisoire : la vénérable mère de M. Ponson du Terrail et sa femme, qui avaient suivi courageusement à pied le cortège, se sont précipitées pour embrasser une dernière fois les restes mortels de leur fils et de leur mari. Leurs larmes et leur désespoir ont profondément ému l'assistance.

« Un discours a été prononcé par M. Dalloz, qui a retracé, avec une émotion partagée par tous, les qualités attachantes de l'écrivain populaire, si cruellement frappé dans la force de l'âge et dans la maturité du talent.

« Un détachement du 5^e de ligne a rendu, au départ, les honneurs militaires attachés au grade de chevalier de la Légion d'honneur. »

LES RÉUNIONS ÉLECTORALES

LA SALLE DES FOLIES-BERGÈRE

La Prusse, en souscrivant à la réunion d'une Assemblée nationale en France, ne nous a pas donné grand temps pour nous recueillir, pour nous concerter.

Il a fallu faire vite, marcher militairement et s'organiser en une semaine pour nommer nos candidats.

Paris n'avait pas de temps à perdre et il n'en a pas perdu.

Dès le lendemain de la signature de l'armistice, les réunions électorales avaient lieu. On s'assemblait le soir dans les locaux les plus spacieux et les séances électorales s'ouvraient à la fois à la salle Valentino, au Casino Cadet, à l'Alcazar, aux Porcherons, dans la salle des Folies-Bergère pour les arrondissements situés entre la Madeleine et le Gymnase, entre les boulevards et les hauteurs de Batignolles et de Montmartre.

Toutes les réunions n'ont pas été calmes. On était si pressé. Si dans chaque local, chacun des quarante-trois candidats parisiens avait dû payer de sa personne et de son éloquence, les listes n'auraient pu être arrêtées à temps.

Le bureau mettait un nom en avant, et les électeurs acclamaient ou rejetaient la personnalité proposée, non sans interruptions, interpellations, vociférations même.

La réunion des Folies-Bergère a eu, comme les autres, ses jours d'émotions bruyantes, mais enfin elle en est arrivée à compléter sa liste.

Notre dessinateur a saisi le moment où l'assemblée électorale acclame un nom que vient de dire le président M. Laborde. Ce nom est-il celui de Schœlcher, de Rochefort, de Beaurepaire, d'Henri Martin, de Michelet, de Léon Say, de Farcy ou de Lavigne ? Je ne sais. Tout ce que je puis dire, c'est que dans la séance du 2 février, ces huit noms avaient été adoptés aux Folies-Bergère.

MAXIME VAUVERT.

LETTRÉ DE MONSIEUR DUPANLOUP

LE DEVOIR DES HONNÊTES GENS

Mon cher ami,

Oui, vous avez raison, ce qui nous arrive est sans exemple dans notre histoire, et, je l'ajouterai, dans l'histoire d'aucun peuple. Comme vous le dites, dans une telle série de calamités, il est impossible de ne pas sentir la main de Dieu : aussi je vois les plus irréfutables chercher avec anxiété quels ont pu être ici les desseins de sa providence.

Mais, je le pense comme vous, au milieu de tant de désastres, une chose du moins est sauvée, c'est l'honneur : l'honneur des armes, l'honneur de Paris, l'honneur de la France. Nos ennemis eux-mêmes ont dû rendre hommage au courage de nos soldats; Paris, dans sa résistance inattendue, s'est montré héroïque; et, malgré l'incohérence politique qui, trop souvent, hélas ! a déconcerté les meilleures combinaisons, l'attitude de la France, dans cette lutte si ardemment prolongée, et sur tant de points à la fois, par des armées inespérées, nous a ramené, comme me l'écrivait de l'Allemagne même une noble femme, le respect du monde.

Mais enfin, il est vrai de le dire, les revers militaires et la rigueur du vainqueur, en ce moment, nous placent dans une situation qui ne s'est jamais vue. Il s'agit de faire la paix, et voici qu'il va devenir, par suite des complications où nous sommes, presque aussi difficile de faire la paix qu'il l'a été après Sedan de faire la guerre.

Avant tout, il faut élire une Assemblée.

C'est là, mon cher ami, ce qui vous effraye, et avec raison. D'un vote si précipité, me dites-vous, que peut-il sortir ?

Qu'on soit navré jusqu'au fond de l'âme, je le comprends; mais je ne comprends pas qu'on désespère et qu'on défaille. Il faudrait puiser, au contraire, dans le sentiment même de nos revers et de nos périls, le courage de tout faire pour sortir de l'abîme. Le contraire serait la plus indigne défaillance, ou plutôt ce serait toutes les défaillances à la fois !

Défaillance de la conscience d'abord ! oui ; s'imaginer que la conscience n'a rien à voir ici, ce serait l'erreur la plus étrange. C'a été là longtemps l'illusion des honnêtes gens. En se renfermant dans un système d'inaction, ils s'imaginaient ne sacrifier qu'un droit; en réalité ils sacrifiaient leur conscience et un devoir.

Défaillance aussi de l'intelligence ! si on ne voit pas les besoins et les périls de la France, ou si, les voyant, on méconnaît ce qu'elle vaut encore et ce qu'elle peut, et si on désespère de son avenir.

Défaillance du cœur, enfin ! si en présence de la patrie en détresse, et qu'il faut secourir et relever, on ne sent pas que, pour une telle œuvre et dans un tel moment, nul ne peut refuser son concours.

Des revers inattendus, tombés sur nous comme la foudre, et dépassant nos plus fameux désastres; notre vieille fortune militaire nous trahissant tout à coup; une succession de capitulations sans exemple; après les héroïques batailles de Reichsoffen et de Gravelotte, Sedan; après Sedan, Metz; après Metz, Paris; et en même temps l'étranger couvrant de ses innombrables soldats un tiers de la France ! A côté d'une telle situation militaire, un état politique et social non moins inquiétant; le gouvernement, improvisé dans la tourmente, non reconnu par le vainqueur; une paix à conclure, et quelle paix ! le pays à reconstituer; et cela en face de tout ce qui fermentait dans la capitale et dans la France entière : voilà où nous en sommes !

Ce que cette Assemblée aura à faire en France, ne voyez-vous pas que c'est tout ? N'entendez-vous pas le cri qui s'échappe de toutes les âmes : « Il faut sauver la France ! » Oui, mais pour sauver la France, savez-vous ce qu'il faut, il faut la refaire.

O mon ami, notre état politique est triste, oui; mais notre état moral et religieux... ! Dieu me garde, quand toutes les plaies de ma patrie sont encore saignantes, d'y porter une main dure ! Ne nous roidissons pas toutefois contre l'évidence : de tels désastres ne sont pas sans cause, et les causes immédiates ne sont pas celles que nous devons seulement regarder : il faut aller jusque aux causes premières et profondes. Non, ne refusons pas d'avouer ce qu'il est impossible de ne pas voir.

Regardez où en était cette pauvre France, quand on l'a jetée si imprudemment dans la guerre. Depuis vingt ans, quel abaissement des âmes, des caractères, des mœurs ! Et tout à coup quelle impuissance des institutions et des forces sociales ! au milieu d'une nation pleine de vie, quelle décadence de Bas-Empire !

Qui aurait jamais cru qu'une nation, que nous tous, et moi-même, avions si souvent proclamée la première nation du monde, fût sitôt jetée à terre ? Qui n'a été stupéfait de ce désarroi immense après nos premiers revers, et de toute cette machine gouvernementale comme brisée et sans ressorts ? De quelles funestes illusions on avait aimé à se bercer ! quelles déceptions cruelles nous préparaient la flatterie et l'hypocrisie, ne reculons pas devant les mots vrais ! Car comme l'écrivait le général Trochu, citant Tacite : *Pessimum inimicorum genus, laudantes* ! Qui n'a vu éclater, dès le début de cette funeste

campagne, les imperfections, révélées déjà par nos meilleurs généraux, qui minaient notre armée, et ont rendu impuissant son plus grand courage sur les champs de bataille? Et que de gens, à l'heure qu'il est, ne voient pas encore à quel degré le péril social s'est accru par les doctrines d'impiété et d'immoralité qui nous désolent!

Ah! quel examen de conscience nous avons tous à faire! Serions-nous donc un peuple irrémédiablement léger, endormi dans sa frivolité et son insouciance, et que les coups de foudre même ne parviennent pas à réveiller? Quelles vérités il y aura à dire à la France, quand le temps sera venu!

Le poète romain s'écriait autrefois :

Altis urbibus
Ultima stetera causa,
Cur funditus per rent!

Nous aussi, si nous voulons être instruits par nos malheurs, reconnaissons-le, nous avons laissé dans tout le corps social s'envenimer des plaies profondes, et tout est pour ainsi dire à guérir chez nous. Nos ennemis nous condamnent à dire ces choses devant eux. Mais qu'ils ne l'oublient pas trop, ils ont, eux aussi, connu le malheur, en 1807 et en 49! Et c'est pour eux comme pour d'autres que Virgile a dit cette grande parole que nous avons bien le droit de leur rappeler en ce moment :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco!

Quoi qu'il en soit, voilà donc la haute mission qui va être dévolue à la prochaine Assemblée : elle aura la France à reconstituer! Elle aura entre les mains, autant du moins que ces grandes choses peuvent être entre les mains des hommes, l'indépendance, l'honneur, le salut du pays, l'avenir de la liberté et de l'autorité, le sort de la société elle-même, la paix de l'Europe et la sécurité du monde, si intéressé toujours aux destinées de la France; car cette funeste guerre n'a pas seulement déchaîné sur nous les horreurs de l'invasion, elle a rouvert encore l'abîme des révolutions.

Cette Assemblée aura encore à trouver des solutions aux grands problèmes qui depuis si longtemps nous travaillent, à discerner et séparer ce qu'il y a de vrai et de légitime d'avec ce qu'il y a de faux et de mauvais dans toutes ces idées si complexes, si fécondes en redoutables malentendus, qui agitent nos temps modernes.

Les deux grandes forces de l'humanité sont l'autorité et la liberté : l'autorité, force conservatrice; la liberté, force conquérante, mais toutes deux forces divines, nécessaires toutes deux à la grandeur d'un pays, et qui devraient, par conséquent, être toujours alliées, jamais en guerre. Elles luttent cependant chez nous l'une contre l'autre. Il y aura à les réconcilier enfin.

Et il y a de plus ces graves et difficiles questions sociales dont le seul programme a de quoi effrayer les plus forts esprits, mais qui, une fois posées, ne permettent pas qu'on les écarte.

Ah! si profond que soit son malheur, la France, n'en doutez pas, est encore la France. Immenses peuvent être encore nos ressources si on sait les employer et appliquer toutes les forces vives du pays à l'œuvre de reconstruction qui est à faire. Mais combien il importe de ne pas se tromper sur les conditions ni sur les instruments d'une telle œuvre!

J'entends dire de tous côtés que le grand malheur de l'heure présente, c'est que nous manquons d'hommes, de ces hommes tels que la situation en réclame, autour desquels on se rallie et on reprend courage. Il n'en faudrait pas beaucoup, peut-être, dans une assemblée, pour tout sauver; mais il en faudrait. *Ecce homo aliquis!* Voilà le cri universel. Mais quoi donc? Est-ce que véritablement la France serait stérile en hommes? Je ne puis le croire. Nous en avons, mais il faut savoir les trouver. Il y a des régimes qui les écartent ou qui les étouffent. Que ce soit au moins le bénéfice du suffrage universel et une compensation à ses périls, de les appeler, ces hommes, de les faire surgir, d'aller les prendre là où ils sont.

Je le sais, on s'agrite par le malheur, on devient facilement injuste, on crie vite à la trahison, c'est

l'accusation banale et commode sous laquelle on cherche à couvrir sa propre incapacité. On rend les plus valeureux capitaines responsables de l'impossible. L'histoire est pleine de ces injustices et de ces ingratitude. Ah! si, troublés par ces mauvais sentiments, on allait semer la défiance, écarter de l'urne du scrutin ceux qui étaient les premiers au péril, faire la guerre aux hommes qui ont si courageusement fait la guerre pour nous, rien ne serait plus malheureux! Ce serait le triomphe le plus sûr de passions détestables. On éloignerait ceux qui, hier encore, étaient le bras du pays devant l'ennemi, et demeurent le rempart de la société. Les grands peuples et les grands rois, Rome comme Louis XIV, remerciaient les hommes à qui il n'avait manqué que le succès. Ils honoraient ceux qui avaient, malgré tout, sauvé l'honneur. Imitons ces grands exemples; que les honnêtes gens se lèvent autour des hommes d'honneur, qu'ils soient unis et qu'ils se groupent autour de ceux qui, debout au milieu de tant de ruines, tiennent toujours haut et ferme leur drapeau.

Quelle est la famille, quelle est la fortune, quel est l'individu qui n'a pas eu à souffrir de la guerre et de l'invasion? Qui serait assez insensé pour se flatter de sauvegarder ses intérêts privés au milieu d'une ruine générale? Qui ne sent que l'anarchie, après la guerre étrangère, serait pour tous le comble des désastres? Certes, personne ne peut dire : Cela ne me regarde pas! et pour le sentir, il n'est pas nécessaire de croire en Dieu, ni en l'autre vie; il suffit de croire à celle-ci, à son champ, à sa vigne, à son foyer, à sa femme, à ses enfants, à son pain quotidien, à son pot-au-feu!

Oh! qu'il serait nécessaire que tous les bons citoyens comprissent enfin ces choses, et que, s'élevant au-dessus des questions secondaires et des mesquines ambitions, ils s'unissent dans un grand et large sentiment de patriotisme, pour arracher notre patrie aux abîmes où elle peut sombrer, lui donner enfin un gouvernement incontesté, la constituer dans l'ordre, par le respect des principes et de tous les droits et, afin qu'elle ne soit pas l'éternel jouet des révolutions, concilier l'autorité et la liberté, ces deux grandes puissances, harmoniser les conditions éternelles de la société avec les aspirations légitimes et les besoins des générations nouvelles, et remettre enfin notre pays dans des voies où il puisse retrouver son antique grandeur.

Le moment est suprême, car pour la France en ce moment, devant l'Europe et devant le monde, il s'agit d'être ou de n'être plus la France.

† FÉLIX, évêque d'Orléans.

Orléans, le 1^{er} février 1871.

(Le Français.)

La France nouvelle jugée par le Times.

Un article de fond du *Times*, du 30 janvier, dans lequel on examine les résultats de la guerre entre la France et l'Allemagne, se termine ainsi :

.... Mais la paix conclue, que reste-t-il à la France de sa grandeur, de sa prospérité, de ses prétentions? Cela dépend beaucoup plus d'elle-même que de ses voisins, qu'ils soient amis ou ennemis. Les Anglais, considérant les quatre-vingts dernières années de l'histoire de France, auront de la peine à tenir la république pour autre chose qu'une phase très-passagère (*fleeting stage*) des événements politiques. En tout cas, il serait oiseux de conjecturer ce que la France sera ou ne sera pas dans cinq ans. Personne ne saurait dire d'où viendra le vent à cette époque, ou s'il fera beau ou vilain temps. Mais il convient de se dire que lorsque les Allemands auront fait tout ce qu'ils auront pu, et que la France aura donné tout ce qu'on aura pu lui demander, ce pays continuera d'être habité par une population nombreuse, industrielle, ingénieuse et frugale, qu'il disposera d'une vaste étendue, d'un sol fertile, et qu'il aura des côtes offrant pour le commerce international des facilités plus grandes que les nôtres elles-mêmes.

La France ne cessera pas d'être le rendez-vous

des nations, et très-peu parmi ses innombrables visiteurs la considéreront comme sensiblement endommagée ou diminuée par la perte du territoire qu'elle aura à céder à l'Allemagne. L'énorme indemnité de guerre qu'elle aura à payer, figure-a comme une addition à sa dette consolidée, et la dépense sera aisément compensée par une réduction correspondante sur ses dépenses militaires et navales dont l'élévation est loin de s'être montrée efficace. La France payera la grosse note en modérant son ambition. Le gouvernement actuel a déjà fait comprendre qu'il se propose de profiter des leçons données par le vainqueur, et il conviendrait peut-être de lui emprunter autre chose encore que son organisation militaire.

L'impérialisme et la conscription ne sont pas les seules institutions françaises qui n'ont pas supporté l'épreuve de la crise actuelle. Mais avant tout, c'est la paix qui est le plus efficace des remèdes, et surtout une paix qui exclue la crainte et le dessein d'une nouvelle guerre... La France reprendra bientôt son ancien éclat; de nouvelles maisons remplaceront les anciennes, et bientôt l'étranger ne s'apercevra plus que Paris et le quart de la France ont passé par l'épreuve du feu et du sang. Le temps couvre rapidement d'un manteau de fleurs les plus profonds ravages de l'homme. Ajoutons que la France aura été moralement relevée par les derniers événements. Ses annales se sont grandement enrichies d'actes d'héroïsme, de dévouement, de souffrances patriotiques, et le souvenir en vivra dans de nombreux contemporains. Ce sont de pareils actes qui sanctifient la vie d'une nation et lui donnent un caractère sérieux et solennel qu'elle n'aurait jamais pu obtenir par la prospérité. La France a été grande dans l'adversité, et elle y trouvera une force supérieure à celle des armées, des flottes et des empires.

AU THÉÂTRE FRANÇAIS

Les vers touchants de M. Eugène Manuel ont eu un bien grand succès aux Français. Ils répondaient à l'émotion universelle. Ils ont fait pleurer dans la bouche de Coquelin, voilà leur meilleure louange, et nous les recueillons ici avec plaisir, sans essayer de critique. La critique n'a pas de prise sur des larmes. Voici ces vers :

HENRI REGNAULT

(Vendredi, 27 janvier 1871.)

Ils lui disaient : « Allons! viens! quittons cette place!
Le clairon nous rallie en bas!
Contre ce mur d'airain que veux-tu que l'on fasse?
Ils sont trop forts : on ne peut pas!
La retraite a sonné; rentrons! sur cette pente,
Assez de morts dorment ce soir.
La brume est plus épaisse, et la boue est sanglante :
Nous avons fait notre devoir! »
Mais lui, distrait et sombre, absorbé dans un rêve,
A peine il entend ses amis.
« Partez! laissez-moi seul, dit-il d'une voix brève.
Je reviendrai : je l'ai promis... »
Il sent bondir en lui le cœur de la patrie,
Et dans ses veines le sang bout.
Résolu, sans bravade et sans forfanterie,
Il veut demeurer jusqu'au bout.
La rage sourde emplit son âme généreuse;
Un vague éclair sort de ses yeux;
Et pressant son fusil d'une étreinte fiévreuse,
Il s'écarte silencieux.
Lentement il gravit la pelouse, et farouche,
Sondant la profondeur des bois,
Il saisit à regret sa dernière cartouche,
Pour tirer encore une fois.
Ils l'appellent en vain : leurs voix jeunes et franches
Se perdent le long du chemin;
Les balles ont sifflé de nouveau dans les branches :
Quelqu'un manquait le lendemain!
Quelqu'un! — Le plomb stupide de la mitraille infâme
Pourraient faucher un siècle encor,
Avant de nous ravir deux fois une telle âme
Et deux fois un pareil trésor!
Qui que tu sois, posté derrière un tronc de chêne,
Ou qu'un mur crénelé masquait,
Vainqueur obscur, qui tins une minute à peine
Sa tête au bout de ton mousquet;
Toi qui n'auras été qu'une inepte matière,
Un aveugle instrument de mort,
Sans quoi l'éternité, — sache-le, — tout entière
Serait trop peu pour ton remord;
Maudit sois-tu, soldat, toi, ton peuple, et la guerre
Et ton vieux roi tout le premier,
Puisqu'il n'aura fallu qu'un paysan vulgaire,
Fils de l'étable et du fumier,

